Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matthieu 24 : 33.

8ME ANNÉE, NO. 3. BALE (SUISSE) SEPTEMBRE 1883. 87ME NUMÉRO.

Les Signes des Temps

JOURNAL MENSUEL

Publié par la

SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR

COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ :

J.-N. ANDREWS - - - J. ERZENBERGER

PIERRE SCHILD.

PRIX D'ABONNEMENT CINQ FRANCS

Par An, ou par Volume de 12 Numéros.

—: BUREAU :—

Angle des rues WEIHERWEG et BELCHENSTRASSE.

S'Adresser (FRANCO) : M. J.-N. ANDREWS, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, (Suisse.)—L'année de ce journal commence au mois de Juillet, mais on peut commencer l'abonnement à toute autre époque si on le désire —Ceux qui veulent nous envoyer de l'argent pour notre journal ou pour des traités, peuvent, s'il leur est difficile d'envoyer un mandat, nous faire parvenir des timbres-poste suisses ou français, surtout lorsqu'il ne s'agit que de petites sommes.

Articles Variés.

SECRET DE LA FORCE

—DE—

MARTIN LUTHER.

PAR MME. E. G. WHITE.

LUTHER tremblait lorsqu'il regardait à lui et se voyait seul s'opposer aux plus puissants pouvoirs du monde. Il doutait parfois que Dieu l'eût réellement amené à se soulever contre toute l'autorité de l'église. «Qui étais-je, écrivait-il, pour m'opposer à la majesté du pape, devant laquelle tremblent les rois de la terre et le monde tout entier? Personne ne saura ce que j'ai souffert les deux premières années, dans quel abattement et dans quel désespoir j'étais souvent plongé.»

Mais il ne fut pas entièrement abandonné au découragement. Lorsque l'appui humain vint à lui manquer, il regarda à Dieu seul, et apprit qu'il pouvait en toute sûreté s'appuyer sur ce bras tout-puissant. Le Réformateur travailla avec persévérance à enlever les décombres sous lesquels la vraie foi avait été ensevelie depuis des siècles. La poussière des anciennes erreurs obscurcissait parfois sa propre intelligence, à un tel point, qu'il ne pouvait voir la vérité dans sa parfaite clarté; mais à mesure qu'il avançait courageusement, des rayons de lumière procédaient de la Parole de Dieu, chassant les ténèbres de la superstition et remplissant son âme des clartés d'une foi plus pure et plus sainte. Il s'élevait au-dessus de l'abattement; son courage et son espérance se ranimaient, et bientôt des amis commencèrent à se rallier autour de lui. Mais il n'oublia point la source de sa force. Luther écrivait à Spalatin, chapelain de l'électeur et vrai ami de la Réformation:

«Nous ne pouvons arriver à comprendre les Ecritures, ni par l'étude, ni par la force de notre intelligence; c'est pourquoi notre premier devoir doit être de commencer par la prière. Suppliez le Seigneur de vouloir vous accorder, dans sa miséricorde infinie, de comprendre parfaitement sa Parole. Il n'est point de meilleur interprête de la Parole que l'Auteur même de cette Parole. Comme il l'a dit lui-même, «ils seront tous enseignés de Dieu.» N'espérez rien de vos études et des capacités de votre intelligence; mais confiez-vous simplement en Dieu et dans la direction de son Esprit. Croyez-en un homme qui en a fait l'expérience.»

Nous voyons ici comment Luther arriva à la possession de cette vérité qui donna naissance à la Réformation. Ce sont des hommes d'humilité et de prière qui deviennent puissants dans les Ecritures. Ils recherchent les paroles de la vérité comme un trésor caché. Et à mesure qu'ils lisent, et prient et qu'ils prient et lisent, ils deviennent des témoins vivants de la lumière et de la vérité. C'est une leçon d'une importance majeure, pour ceux qui sentent que Dieu les a appelés à présenter aux autres les vérités solennelles de ce temps-ci. Ces vérités exciteront la colère de Satan et l'inimitié des hommes qui aiment les fables qu'il a inventées. Dans la lutte avec les puissances de l'enfer, il faut quelque chose de plus que l'intelligence et la sagesse humaines.

Tetzel, dans sa rage contre Luther, entreprit de combattre ses thèses et essaya de défendre la doctrine des indulgences et de soutenir le pouvoir du pape. Luther accepta la lutte avec joie, espérant que la vérité qui lui était si précieuse serait révélée à beaucoup d'âmes. «Ne soyez point étonné, écrivait-il à un ami, qu'ils m'insultent si impitoyablement, j'entends leurs outrages avec joie. S'ils ne m'outrageaient point, je ne pourrais être aussi fermement assuré que la cause que j'ai entreprise est la cause de Dieu.» Pourtant Luther aimait la paix. Il avait un cœur sensible et sympathique, et tandis qu'il était poussé par l'Esprit de Dieu à défendre la vérité, il s'effrayait de causer du trouble dans l'église ou dans l'Etat. «Je tremble, je frémis, disait-il, à la pensée d'être une occasion de discorde pour de si grands princes.»

A mesure que Luther s'élevait avec une noble fermeté en défenseur de l'Evangile, ses doctrines se répandaient, et prêtres et peuples se rangeaient autour de lui comme autour d'un porte-bannière. Quelque difficile que ce fût pour eux de changer d'opinion, la lumière de la vérité dissipait les ténèbres de l'erreur. Ceux qui se réjouissaient secrètement de cette œuvre et qui n'y prirent point d'abord une part active, virent leurs doutes se changer en une foi certaine et se sentirent poussés en avant par l'opposition violente que l'on fit à Luther et aux vérités qu'il prêchait. Le Seigneur remplit les cœurs de ceux qui désiraient obéir à sa Parole d'une fermeté et d'une ténacité que rien ne pouvait ébranler.

Satan travaillait avec persévérance à renverser tout ce que Dieu faisait élever par ses serviteurs. Un des instruments les plus capables de l'adversaire était Prierio, maître du palais pontifical, qui remplissait aussi l'office de censeur. Les chefs de l'église catholique étaient divisés, sur la question de savoir quelle était la vraie autorité qui possédait le droit d'interpréter les Ecritures. Il y en avait qui croyaient que cette autorité appartenait aux conciles généraux comme représentants de l'église; tandis que d'autres prétendaient fermement que le pape possédait seul le pouvoir d'interprétation et que personne n'avait le droit d'expliquer les Ecritures contrairement à ses décrets. Prierio était au nombre des plus zélés partisans du pape. «Quiconque ne s'appuie pas sur la doctrine de l'église romaine et du pontife romain comme la règle infaillible de foi, de laquelle l'Ecriture sainte elle-même tire sa force et son autorité, est un hérétique.» Ainsi parlait l'orgueilleux Prierio; puis il continua à attaquer Luther avec un esprit bouffon et inquisiteur, plutôt qu'avec le calme et la dignité d'un défenseur de l'Eglise de Christ. Luther répondit à cet adversaire avec la même fermeté inébranlable qu'il avait montrée à d'autres. Il s'était mis au service de la vérité, et l'Esprit de vérité lui donnait sagesse, force et intelligence. Prierio avait commencé par poser certains principes. «Suivant votre exemple, dit Luther, je veux aussi poser des principes. Le premier est ce passage de St.-Paul: «Si quelqu'un vous annonce un autre Evangile que celui que nous vous annonçons, quand ce serait nous-mêmes, ou un ange du ciel, qu'il soit anathème.» Le second est de St.-Augustin: «J'ai appris à rendre aux Ecritures inspirées seules l'hommage d'une foi ferme qu'elles n'ont jamais décue; quant aux autres, je ne crois point aux choses qu'elles enseignent, par cela même que ce sont elles qui les enseignent.» Luther ajouta: «Si vous comprenez bien ces principes, vous comprendrez aussi que tout votre discours est renversé.» Il répondit aux insinuations et aux menaces de Prierio par ces courageuses paroles: «Avez-vous soif de sang? Je vous assure que vos menaces ne m'inspirent pas la moindre crainte, car faudrait-il que je perdisse la vie, Christ vit encore; Christ, mon Seigneur et le Seigneur de tous, béni éternellement.»

Qu'on se souvienne bien que ce que Luther frappait de coups si formidables étaient des institutions qu'avaient formées les siècles. Cela ne pouvait se faire sans exciter la haine; et l'opposition ne pouvait tirer de

la Parole de Dieu aucun argument contre lui, car il s'appuyait fermement sur le fondement des prophètes et des apôtres, Christ lui-même étant la principale pierre de l'angle. Lorsque ses ennemis en appelaient à la coutume et à la tradition, ou aux assertions et à l'autorité du pontife de Rome, Luther leur opposait la Bible et la Bible seule. C'étaient des arguments auxquels ils ne pouvaient pas répondre. C'est pourquoi les esclaves des préjugés et de la superstition demandèrent son sang comme les Juifs avaient demandé le sang de Christ.

«C'est un hérétique», criaient les aveugles partisans de Rome; «c'est un péché de le laisser vivre une heure de plus! Qu'on le mène à l'échafaud!» Mais Luther ne fut pas la proie de leur fureur. Dieu lui réservait une œuvre à accomplir, et les anges du ciel furent envoyés pour le protéger. Pourtant beaucoup de ceux qui avaient reçu de Luther la précieuse lumière de la vérité furent les objets de la colère de Satan et, pour l'amour de la vérité, ils souffrirent sans crainte la torture et la mort.

Tous ceux que Dieu emploie pour faire avancer son œuvre en présentant une vérité spécialement applicable au temps où ils vivent, rencontrent de l'opposition. La lutte entre Christ et Satan doit augmenter d'intensité jusqu'à la fin de l'histoire du monde. Ceux qui osent présenter des vérités qui ne sont point d'accord avec les églises populaires et avec le monde, deviendront par là les objets des moqueries, de l'opprobre et de la calomnie. Beaucoup de ceux qui d'abord ne s'unissent qu'en partie aux moqueurs, se livrent à la fin complètement à Satan, pour s'opposer à ce que Dieu veut édifier, et pour essayer de le renverser.

De nos jours, il existe la même disposition à substituer les théories et les traditions des hommes à la Parole de Dieu, comme au temps de Christ, de Paul ou de Luther. Les ministres avancent des doctrines qui n'ont point de fondement dans la Parole de vérité, et, au lieu de preuves bibliques, ils présentent comme preuves leurs propres assertions. Le peuple accepte cette interprétation de la Parole, sans prier sérieusement que Dieu lui accorde de voir ce qu'est la vérité. Il est imprudent de se fier à la sagesse et au jugement de l'homme. Notre Seigneur a dit: «Sondez les Ecritures; car c'est par elles que vous croyez avoir la vie éternelle et ce sont elles qui rendent témoignage de moi.»

Tous ceux qui possèdent un jugement sain peuvent connaître eux-mêmes la vérité. Ceux qui prient et demandent la sagesse seront éclairés. La raison pour laquelle tant de gens tâtonnent dans les ténèbres de l'erreur, c'est qu'ils adoptent les assertions des hommes, au lieu de sonder eux-mêmes la Parole de Dieu. «A la loi et au témoignage. Que s'ils ne parlent point selon cette parole-ci, il n'y aura point de lumière du matin pour lui.» Les chrétiens mondains et superficiels n'accepteront rien de ce qui entrave leur amour égoïste du plaisir; c'est pourquoi ils ignorent volontairement la vérité qui sauverait leurs âmes. Satan cherche avec tout son art trompeur à présenter au monde des fables agréables, et il en prend des milliers dans ses piéges.

Ceux qui prêchent la vérité de nos jours ne doivent point s'attendre à voir leur message reçu avec plus d'empressement que ne le fut celui des premiers Réformateurs. Non, ils doivent plutôt s'attendre à de plus grandes difficultés et à une opposition plus violente que n'en rencontrèrent Luther et ses collaborateurs. La haine de Satan pour la vérité est la même dans tous les âges; mais comme il voit que son temps est court, il fait un dernier et suprême effort par des signes et des miracles mensongers, pour tromper et détruire, non-seulement le monde incrédule, mais la grande masse de ceux qui professent d'être chrétiens et qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. Dans la seconde épître aux Thessaloniciens, l'apôtre Paul déclare que la seconde venue de Christ sera précédée d'une manifestation de «la force de Satan, avec toute sorte de puissance, avec des signes et de faux miracles, et avec toutes les séductions qui portent à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont point reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra un esprit qui donne efficace à l'erreur, en sorte qu'ils croiront au mensonge; afin que tous ceux qui n'ont pas cru à la vérité, mais qui se sont plu dans l'injustice, soient condamnés.»

Il y avait une vérité présente—une vérité qui, avait une importance spéciale—au temps de Christ, au temps de Paul et au temps de Luther; aujourd'hui, nous avons une vérité présente pour l'Eglise. Mais les hommes d'à présent ne désirent pas plus la vérité que les Juifs du temps de Christ ou les papistes à l'époque de Luther. C'est pourquoi Satan, travaillant maintenant avec une puissance dix fois plus grande, réussit comme toujours à aveugler les hommes et à obscurcir leur intelligence.

Quant à ceux qui travaillent maintenant dans la cause de la réforme, qui rencontrent des luttes et des épreuves et trouvent leur chemin hérissé de difficultés et obstrué par les décombres de l'erreur, qu'ils se souviennent qu'ils passent par le même chemin que les prophètes, les apôtres et les réformateurs de tous les âges ont traversé avant eux. Christ lui-même a foulé un sentier bien plus épineux qu'aucun de ses disciples. Ils peuvent se consoler par la pensée qu'ils sont en bonne compagnie. Quelqu'un de plus puissant que Satan est leur chef; il leur donnera la force d'être fermes dans la foi et finalement, il leur fera remporter la victoire.

COMMENT LES ÉTOILES TOMBÈRENT

AU MOIS DE NOVEMBRE 1832, 1833, 1866, 1867, 1868.

PAR M. D.-T. TAYLOR.

«Et les étoiles tombèrent du ciel sur la terre, comme quand un figuier agité par un grand vent, jette çà et là ses figues vertes.» Apoc. 6 : 13.

TÉMOIGNAGE DE LA PRESSE.

«ELLES paraissaient venir pour la plupart de l'est, du côté de la constellation du Lion et se mouvoir presque horizontalement, quoique plusieurs tombassent obliquement et perpendiculairement, leur direction variant à mesure que la constellation changeait de place.» *Washington Intelligencer*, 1866.

«Elles rayonnaient d'un point exact dans la constellation du Lion, situé entre les étoiles Gamma et Mu, à environ trois degrés de la première et à cinq et demi degrés de cette dernière étoile. Les arcs traversés par les météores augmentaient sans exception, en étendue, à raison de leur éloignement du point de départ, tandis que ceux qui étaient près du point de radiation avaient une traînée très-courte—nous voulons dire très-raccourcie à l'œil—ayant un mouvement lent en proportion; quelques-uns des plus proches apparaissaient pendant un instant comme s'ils n'eussent eu aucun mouvement. Un météore situé près du point de rayonnement fut décrit comme une simple étoile, qui parut, grandit, pâlit et s'évanouit dans l'endroit même où elle était.» — *Scientific American*, 8 décembre 1866.

«La terre, dans sa révolution annuelle, se mouvait presque directement vers le point d'où les météores provenaient, ne variant de ce point que de deux degrés et quart.»—*Prof. Olmstead, Yale College.*

«Les météores tombaient sur la terre avec un angle d'environ 75 degrés avec l'horizon et se mouvant de l'est à l'ouest.»—*Prof. Thompson, Nashville, Tennessee.*

«Ils paraissaient tous provenir du même point du ciel, près de l'étoile Gamma, dans la constellation du Lion»—*Chambers' Encyclopedia.*

«Ce sont de petits corps de matière solide se mouvant autour du soleil dans des orbites excentriques, distribués non pas uniformément dans l'espace, mais en faisceaux, leurs orbites s'approchant de celle de la terre lorsque cette dernière arrive à l'époque du 13 novembre. Alors a lieu une collision entre ces petits corps et l'atmosphère terrestre à travers laquelle ils passent avec une vitesse d'environ dix lieues par seconde. Leur lumière résulte probablement de la chaleur produite par la pression de l'air devant eux, la terre se dirigeant de leur côté avec une vitesse de près de sept lieues par seconde, ou 25,000 lieues par heure.»—*Portsmouth (N. H.) Chronicle*, 1866.

«La pluie de feu commença peu après minuit. A une heure, le spectacle était de toute magnificence. Les météores apparaissaient dans toutes les parties du ciel, s'élevaient majestueusement et faisaient une éclatante explosion. Ils furent visibles dans tous les points du pays.»—*Philadelphia Inquirer*, 1868.

«C'est le spectacle le plus extraordinaire qui ait été vu pendant cette génération.»—*The Alta Californian, San Francisco*, 1868.

«On ne vit jamais rien de si éblouissant dans nos îles.»—*Cor. at Sandwich Islands.*

«Ce fut le spectacle météorique le plus splendide que l'on ait jamais vu sous cette latitude. Des milliers de milliers de météores s'entre-croisaient dans les cieux, et ce spectacle dura une heure.»—*Cor. at Valparaiso.*

«C'était un spectacle remarquable et extraordinaire d'étoiles explosibles; toute l'atmosphère était inondée par une averse de millions de météores descendant d'une hauteur prodigieuse et s'éteignant à mesure qu'ils touchaient la terre ou l'océan.»—*Mazatlan, Mexico Cor.*, 14 nov. 1866.

«Il semblait, à voir ce spectacle, que la ville était bombardée. Des averses de météores semblaient être versées sur nous. Une foule émue s'agitait dans les rues, et on entendait crier: Voyez! c'est comme si nous étions au temps du siége.»—*Lettre de Saragosse, Espagne, au Times de Londres*, 1866.

On écrivait de Beyrouth en Syrie: «Les météores tombaient semblables à une pluie de feu.»—*New-York Tribune*, déc. 1866.

«Il y avait à peine une partie des cieux visibles qui ne fut pas brillamment illuminée par cette magnifique averse de feu.»—*Un témoin oculaire à Malte.*

«Beaucoup d'étoiles traversaient le zénith et tombaient à l'horizon opposé dans l'espace de six secondes. D'autres apparaissaient et retombaient du même côté du ciel.»—*M. Guillemin, aux Asçores.*

«Impossible de les compter. Il y en avait des millions. Dans leur fuite rapide à travers les cieux, ces étoiles paraissaient se poursuivre les unes les autres. Le firmament entier n'était qu'un brillant champ de course.»—*Indépendant Belge*, Paris, 16 novembre 1866.

«Parfois un petit point lumineux comme

un ver-luisant apparaissait, ayant une marche oscillatoire et en zigzags, mais toujours comme venant de la constellation du Lion.» —*New Orleans Picayune*, 6 décembre, 1866.

«Les étoiles commencèrent à tomber subitement, aussi serrées que les feuilles d'automne.»—*Prof. Harkness de Richmond, Va.* 1867.

«Quelques-unes semblaient presque être arrivées jusqu'à terre, avant de se dissoudre et de disparaître, et éclairaient considérablement la contrée.»—*Portsmouth (N. H) Chronicle.*

«Les étoiles volaient dans toutes les directions. Quelques-unes descendaient perpendiculairement au-dessus du vaisseau où nous étions, de sorte que je m'attendais constamment à les voir tomber sur nous.»—*Ellicott, navigateur.*

«Des milliers d'étoiles filantes passaient dans la direction du nord-est.»—*Gazette de Baltimore*, 14 nov. 1833.

«On vit tout à coup tout le ciel resplendir d'un réseau de feu qui éclairait et brillait d'une extrémité à l'autre, et dont les innombrables lignes brillantes apparaissaient et disparaissaient avec une rapidité vertigineuse.»—*Bulletin de San Francisco*, du 15 nov. 1867.

«Parfois les cieux paraissaient entourés de feu, par des trainées d'un nombre prodigieux qui se croisaient de mille manières en un éblouissant dédale.»—*Mobile Register*, 14 nov. 1868.

«Les étoiles étaient lancées de toutes les parties de l'horizon. Quelques-unes se mouvaient verticalement et d'autres en lignes parallèles, les boules de feu semblant tomber du ciel, à mesure qu'elles parcouraient la voûte étoilée.»—*Washington Chronicle*, 14 nov. 1868.

«Un nombre immense de corps lumineux glissaient presque sans interruption de l'est à l'ouest.»—*London Post* 14 nov. 1866.

«A voir le spectacle, on pensait instinctivement à ce que l'on peut appeler une pluie de feu. Les débris lumineux qui tombaient au sud descendaient dans la direction du sud, et ceux qui tombaient au nord prenaient une direction septentrionale. C'était un des spectacles les plus grandioses et les plus effrayants qui aient jamais frappé le regard de l'homme.»—*Baltimore Patriot*, 14 nov. 1833.

«Ils étaient lancés dans toutes les parties du ciel avec un mouvement rapide et majestueux des plus magnifiques à considérer, si ce n'est trop merveilleux et trop surprenant pour être décrit.»—*M. A.-S. Herschell Glasgow.*

«Tout à coup elles descendirent de la voûte obscure en autant de lignes divergentes tirées d'un même point vers le Zénith, et traversèrent en un clin d'œil la distance qui les séparait de l'horizon.»—Un témoin oculaire à Marietta, Ohio, 1833.

«Parfois, le spectacle était tel qu'il semblait que le ciel laissait tomber en une pluie incomparable, les étoiles qui décorent sa voûte.»—*New Orleans Picayune*, 1868.

«On n'a aucun écrit provenant d'un observateur qui se soit trouvé en dehors de l'averse météorique et qui ait vu les météores tomber d'un côté ou d'un autre, à côté de lui, sans être directement sous l'averse.»—*Anonyme.*

«Je supposais que les météores fuyaient horizontalement dans une direction partant d'un centre qui paraissait être directement au-dessus de l'endroit où je me trouvais; mais en me dirigeant à un mille et demi plus loin, le centre me parut encore être au-dessus de moi et j'en conclus que leur chute était perpendiculaire.»—*M. S.-B. Smith Médecin à Anapolis, Maryland.*

«Le ciel paraissait parfaitement clair, et nous ne voyions pas une étoile qui ne parût tomber sur la terre, ou ne se dirigeât vers l'horizon de tous côtés.»

«Quelques-unes paraissaient toucher le zénith et se perdaient au bas des collines situées derrière la ville; il y avait des météores qui couraient l'un à côté de l'autre comme dans une course.»—*London News*, 15 nov. 1866.

«Il y a quelque raison de croire que ces météores descendaient parfois très-bas. Un témoin digne de foi nous informe qu'il en vit un faire explosion et laisser une lueur entre lui et un précipice qui avait plusieurs centaines de pieds de profondeur.»—*Prof. Olmstead.*

«C'était une scène d'une magnifique splendeur; on eût dit que toutes les étoiles tombaient réellement du ciel, semblables à un figuier lançant ses figues mal mûres quand il est agité par le vent.»—*Bath Sentinel, (Maine)*, 1838.

«Quelques-uns semblaient tomber sur les arbres et les maisons, brillant jusqu'à la fin, mais avec la lueur rougeâtre d'une pesante atmosphère. Partout où nous regardions, aussi loin que le regard pouvait s'étendre à l'ouest et au nord, c'était le même spectacle.»—*London Times*, 15 nov. 1866.

«Pourtant un grand nombre tombaient sur la terre, et une question intéressante serait de savoir quel pourrait être dans l'avenir le volume et la force de ce bombardement céleste.»—*Scientific American*, 8 déc. 1866.

«Ces météores étaient d'un éclat inusité. Quoiqu'on en ait présenté bien des solutions, ce qu'ils sont, d'où ils viennent et où ils tendent—tout cela est encore un mystère.»—*Chicago Times*, 15 nov. 1868.

«Les personnes les plus intelligentes furent émerveillées à la contemplation d'une si vivante peinture de l'image de l'Apocalypse—que les étoiles tomberaient du ciel comme lorsqu'un figuier agité par un grand vent jette çà et là ses fruits verts.»—*Smith, Astronomie Illustrée*, 1833.

«Ces paroles du prophète ont toujours été regardées comme une métaphore: hier elles ont été littéralement accomplies. Les anciens comprenaient par *aster* en grec, *stella* en latin, les plus petites lumières des cieux; par conséquent l'idée du prophète, comme elle est exprimée dans l'original grec, fut littéralement accomplie dans ce phénomène, comme jamais personne n'aurait osé le concevoir. L'immense volume et la grande distance des planètes et des étoiles fixes, repoussent toute idée de leur chute sur la terre. Des corps plus grands ne peuvent tomber par myriades sur un corps plus petit. La plupart des planètes et toutes les étoiles fixes sont plusieurs fois plus grandes que notre terre. Elles ne peuvent tomber sur la terre. Mais celles-ci tombèrent vers la terre et dans son atmosphère. Et comment tombèrent-elles? Si j'avais à chercher dans toute la nature un exemple pour illustrer ce phénomène, je n'en pourrais point trouver de plus frappant que celui qui est employé par l'apôtre Jean. Combien le prophète est exact! Les étoiles ne tombaient point comme venant de plusieurs arbres mais d'un seul. Celles qui apparaissaient à l'est, tombaient à l'est; celles qui apparaissaient au nord, tombaient vers le nord; celles qui apparaissaient à l'ouest tombaient vers l'ouest; et celles qui apparaissaient au sud tombaient vers le sud. Elles ne tombaient point comme des fruits mûrs; elles volaient; elles étaient lancées comme des fruits mal mûrs, refusant de quitter la branche et qui, sous un violent effort, se détachent tout à coup et fuient, lancés en ligne directe. Parmi toutes celles qui tombaient, quelques-unes croisaient la trace des autres, suivant qu'elles étaient lancées avec plus ou moins de force, mais elles tombaient de l'arbre chacune de son côté.»—*New York Journal of Commerce*, 15 novembre 1833.

La longue série de témoignages qui précède donne d'elle-même son émouvante signification: Oui, Jésus vient! Il vient bientôt!!

LA VIE ÉTERNELLE.

INTRODUCTION.

Nous extrayons l'article ci-dessous d'un récent ouvrage de M. J.-H. Pettingell sur l'Immortalité conditionnelle.

LE titre de cet ouvrage: LA VIE ETERNELLE, *Qu'est-elle? De qui vient-elle? A qui appartient-elle?* semblerait devoir suffire à en expliquer le but aussi bien qu'à indiquer la question qu'il se propose de discuter. Malheureusement, la manière dont cet important sujet a été perverti et compliqué de questions subordonnées et étrangères par ceux qui l'ont traité nous oblige à définir dès l'abord, en quelques mots, les côtés négatif et positif de la question qui est devant nous.

Une définition claire et précise au commencement d'une discussion, surtout lorsqu'il s'agit d'une question qui a été mal comprise et confondue avec d'autres questions, non-seulement ouvre la voie à la discussion et la facilite grandement, mais vaut quelquefois mieux qu'un argument péniblement élaboré. Parfois même, l'homme intelligent n'a pas besoin d'autre argument pour reconnaître la vérité ou la fausseté de la question.

Nous prions donc instamment nos lecteurs, et spécialement ceux qui croient de leur devoir de s'opposer à nous—s'ils veulent le faire honnêtement et loyalement—de prêter une sérieuse attention à l'exposition suivante de la grande question que nous traitons dans cet ouvrage.

1. *Nous ne recherchons pas quelle est la nature et la destinée de l'âme de l'homme, mais ce qu'est l'homme lui-même.*

Il y a bien des théories ou hypothèses contradictoires concernant la nature de l'homme.

Le *matérialiste* croit que l'homme est un être indivisible et que ce qu'on appelle âme n'a point d'existence propre et individuelle; que ce n'est que l'effet d'une certaine action chimique des organes, et qu'après la destruction de l'organisme, l'effet cesse et l'âme disparaît dans le néant.

Les *Bichotomistes* croient que l'homme est l'union de deux individualités distinctes et séparables: un organisme physique et une âme agissant par et dans cet organisme, sans en dépendre.

Les *Trichotomistes* prétendent que tout homme parfait se divise en trois êtres. Ces trois hypothèses principales concernant la nature de l'homme ont éprouvé de nombreuses modifications que nous n'avons pas besoin de mentionner pour le moment.

Ces diverses théories et les arguments par lesquels elles sont présentées seront considérées dans la suite, pour autant que cela pourra aider à élucider la question qui nous occupe; mais nous n'essayerons jamais de prendre la défense de l'une ou de l'autre, ni d'avancer une théorie qui nous soit propre, car nous n'en avons point à présenter comme essentielle à la doctrine principale que nous voulons établir.

Nous avons sérieusement étudié cette question dans tous ses détails et nous avons donné une sérieuse attention à toutes les hypothèses diverses et à tous les arguments par lesquels on les a défendues. Mais nous n'avons jamais pu arriver à une conclusion certaine, comme tant d'autres l'ont fait.

Mais sans vouloir dogmatiser sur la nature multiple de l'homme, nous disons franchement que nous n'avons jamais découvert aucune bonne raison de croire qu'il puisse exister comme être intelligent, responsable, et sensible, dans un état de désorganisation; ou, en d'autres termes, qu'il puisse être mort et vivant en même temps. Quelque hypothèse que l'on puisse adopter sur sa nature, la science, la raison, l'Ecriture et même tous les faits qui ont pu être recueillis par l'observation, semblent s'unir pour affirmer que l'âme de l'homme, quelle qu'elle puisse être, est, pour pouvoir exercer son activité et ses fonctions légitimes, aussi dépendante du corps ou d'un organisme quelconque, que le corps ne l'est de l'âme. A ceux qui affirment une doctrine contraire de prouver que les évidences sont contre nous.

La philosophie de Platon, répandue presque partout, qui attribue à l'homme une âme indestructible et indépendante du corps —ce qui n'est au fond qu'une conjecture philosophique — a fait adopter une forme d'expression, lorsqu'il s'agit de la destinée de l'homme, par laquelle la question est quasi jugée d'avance, ou qui, dans tous les cas, embarrasse et fourvoie celui qui l'étudie. Nous y sommes habitués par l'éducation et la manière de parler des autres. Poussé par la force de la première éducation et de l'habitude, l'auteur de ces lignes l'employa sans réfléchir dans son premier ouvrage intitulé *Le Trilemme Théologique* et disait fréquemment, *l'âme de l'homme*, lorsqu'il entendait simplement l'*homme* et aurait dû dire ainsi. Il espère dans les pages suivantes, éviter cette expression erronée.

Certainement, personne ne devra faire objection à l'usage de ce mode d'expression plus défini et plus simple, lorsque ce sera de la destinée de l'homme personnel, entier et non d'une ou de plusieurs des parties de sa nature complexe, dans lesquelles la philosophie la divise, qui sera l'objet de notre étude; car cela ne nous met en lutte avec aucun de ces divers systèmes de philosophie. Nous ne faisons dépendre aucun argument d'une hypothèse quelconque, sur la nature de l'homme, et nous devons insister qu'il ne soit pas permis à nos ennemis de le faire, avant qu'ils aient d'abord prouvé la vérité de leur hypothèse.

Que l'on comprenne donc bien que notre recherche ne concerne point le corps de l'homme, ni l'âme de l'homme, ni l'esprit de l'homme, ni aucune des parties réelles ou supposées qui le composent, mais *l'homme* tout entier—l'homme que Dieu créa, l'homme qui pécha, l'homme auquel Dieu dit: «Tu mourras», l'homme qui actuellement meurt ensuite de cette sentence, l'homme que Christ racheta par sa propre mort, l'homme qui sera ressuscité et jugé à la venue de notre Seigneur. —Quelle est sa destinée? A-t-il l'assurance de voir «ses jours prolongés à perpétuité?» et s'il en est ainsi, en vertu de quoi? et s'il n'en est point ainsi, pourquoi pas? Tel est le sujet de nos recherches dans cet ouvrage.

Nous ne nous occupons pas du CHATIMENT FUTUR. Nous croyons à la doctrine de la Bible concernent la punition des méchants. Bien loin de vouloir favoriser, soit directement, soit indirectement, l'incrédulité qui prévaut de plus en plus d'une manière alarmante à ce sujet, nous désirons au contraire arrêter ses progrès et, à cet effet, nous avons entrepris de réfuter la monstrueuse erreur qui, (en insistant sur une doctrine d'une punition future, est non-seulement anti-scripturaire, mais heurte le sens moral de tout homme sincère et est, de plus, absolument incroyable) est la vraie source de l'incrédulité. Nous avons aussi entrepris de présenter au monde et de prêcher comme vrai, nécessaire et inévitable, la punition dont les Ecritures menacent tous les méchants qui périssent dans leurs péchés—la «punition de la perdition éternelle»—punition qui, quoique terriblement juste, est croyable—punition que les pécheurs peuvent croire et croiront imminente et qu'ils craindront lorsqu'ils seront détrompés de la pernicieuse illusion que «leurs jours seront prolongés à perpétuité.»

Mais ceci n'est point l'objet de nos recherches pour le moment; c'en est précisément le contraire. Ce n'est point sur la mort et la destruction des pécheurs, mais sur le salut des justes—la vie éternelle qui leur est promise dans l'Evangile—que nous voudrions attirer l'attention. Qu'est-ce que cette vie? Qui en est l'auteur? A qui est-elle donnée? Voilà la grande question que nous avons entrepris de discuter.

Prenant l'homme tel qu'il est actuellement dans cette vie, nous le trouvons fragile, passager et semblable aux choses terrestres, se hâtant vers la fin de sa course. Né dans la faiblesse, il atteint bientôt la maturité, puis s'affaiblit peu à peu et retourne dans la poudre d'où il a été tiré. Et tandis que la tombe se ferme sur son cadavre, l'affection pleure et demande: «Est-ce là la fin de l'homme?» Et la science répond: «Oui.» Car il n'y a rien dans la nature qui donne la vie à l'être qui l'a une fois perdue. La philosophie peut méditer; mais elle n'a aucune réponse certaine à donner à cette question. La raison est muette. Aucune voix ne sort de la tombe pour prononcer une parole de consolation: et la Loi divine non plus ne contient aucune espérance.

Mais lorsque nous demandons à l'Evangile: «Si un homme meurt, pourra-t-il revivre? bien plus, vivra-t-il à toujours?» des torrents de lumière sont répandus sur cette question. «La vie et l'immortalité sont mises en évidence par l'Evangile.» C'est dans ce but même qu'il a été donné. Non point sans doute, pour faire connaître une ancienne vérité naturelle que l'homme n'avait jamais pu découvrir auparavant, mais pour proclamer une nouvelle vérité qui n'était devenue évidente que par la mort et la résurrection d'un divin Sauveur—une nouvelle vie, non comme l'héritage naturel de tous les hommes, mais comme un don surnaturel de la grâce de Dieu par Jésus-Christ, son Fils incarné. C'est lui qui s'écria sur la tombe de Lazare comme il le fait sur toute autre tombe: «Je suis la Résurrection et la Vie; celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort. Et quiconque vit et croit en MOI, ne mourra point pour toujours.»

L'objet spécial de ces pages est de considérer cette promesse glorieuse de l'Evangile; de nous demander quelle est cette faveur précieuse, par qui et de qui elle vient, à qui elle est accordée, et quelles sont les conditions par lesquelles on l'obtient.

Mais nos adversaires, commençant avec l'hypothèse de Platon sur la nature de l'homme, comme supposition—ou plutôt avec cette hypothèse qui attribue à l'homme une âme indestructible, (ils rejettent la première partie qui suppose que l'âme est incréée et est par conséquent indestructible, ce qui peut seul justifier leur conclusion)—prétendent que l'homme ne meurt pas réellement, lorsqu'il semble mourir; mais qu'il y a en lui un principe vital (*vis vitæ*) qui ne peut être éteint; que la mort ne fait qu'ouvrir la porte à un état d'existence plus élevé, plus libre, qui n'aura point de fin. Et voilà pourquoi ils nomment et persistent à nommer malgré nos protestations, la doctrine évangélique de la vie et de l'immortalité par Christ, une doctrine de destruction, et souvent même, en la défigurant et en l'exposant au ridicule, la doctrine de l'annihilation, terme qui, pour le dire en passant, est tout aussi applicable aux autres créatures vivantes qui meurent qu'il ne le serait à l'homme dans quelque cas que ce soit.

Mais nous ne consentirons point à voir notre principale thèse défigurée de la sorte, quand même nous accepterions les termes qu'ils emploient; cela détourne l'esprit du vrai sujet sous considération et le fourvoie par le moyen de spéculations et d'ambiguités avec lesquelles nous n'avons rien à faire. Il y a certainement une alternative dans la faveur offerte par l'Evangile, comme dans l'offre de tout don céleste. Et nous ne manquerons point de la faire remarquer. Mais ce n'est pas l'alternative que nous nous proposons de considérer comme notre principale thèse; c'est le don lui-même. Cette alternative n'est que la partie négative de la question, le revers de la médaille, l'ombre du tableau, que nous ne pouvons consentir à voir mettre à la place de la question même. Et lors même que cette question n'aurait point de côté négatif à nos yeux, lors même que, comme beaucoup le font, nous croirions à la restauration de tous les hommes, à l'immortalité et à la vie éternelle de tous les enfants d'Adam, nous soutiendrions cependant aussi fortement que nous le faisons maintenant, que cette grande faveur doit être attribuée à la rédemption en Christ et non à quelque principe d'immortalité inné, inaliénable, que l'homme aurait hérité par naissance.

Mais en reconnaissant que nous ne pouvons comprendre que les Ecritures enseignent le salut final de tous les hommes—car elles enseignent le contraire d'une manière bien décisive—pourtant nous devons insister sur le fait que le sort des méchants qu'ils soient en grand ou en petit nombre, ou même qu'il n'y en ait pas un, n'est point la question que nous nous proposons de discuter. C'est tout au plus la partie alternative ou négative de notre question. Nos adversaires peuvent s'en faire une thèse à eux et la discuter comme il leur plaira; nous ne nous refuserons pas de la discuter avec eux. Au fait, nous la discuterons accidentellement lorsqu'elle se rencontrera sur le chemin de notre principal argument. Mais nous nous opposons à ce qu'ils se chargent de nous faire notre principale thèse à nous, et nous forcent à la discuter comme étant la nôtre.

Jusqu'à présent, nous avons eu le malheur de ne pouvoir les trouver disposés à discuter cette grande doctrine évangélique de Vie et d'Immortalité par Jésus-Christ seul, comme une question positive. Ils se sont presque toujours exercés à mettre en avant quelque question incidente ou subordonnée, tandis qu'ils ont à peine touché la question principale. S'ils croyaient que nous sommes dans l'erreur, ils ne voudraient certainement pas ignorer la question réelle afin d'éviter de la discuter et ne voudraient pas non plus faire un rapport inexact de notre manière de voir afin de la controverser. La vérité ne se sert pas de méthode aussi déloyales. Nous les prions donc de porter leur attention sur la question réelle que nous nous proposons de discuter et que nous essayerons de prouver; et afin qu'ils n'aient

pas lieu de se plaindre de manque de droiture de notre part en l'énonçant, nous la présenterons sous son côté positif et sous son côté négatif, dans les termes mêmes des saintes Ecritures:

«ET VOICI QUEL EST CE TÉMOIGNAGE: C'EST QUE DIEU NOUS A DONNÉ LA VIE ÉTERNELLE; ET CETTE VIE EST DANS SON FILS. QUI A LE FILS, A LA VIE; QUI N'A POINT LE FILS DE DIEU, N'A POINT LA VIE.»

A LA JEUNESSE.

HISTOIRE DE JULES-CÉSAR.

PAR M. JACOB ABBOTT.

JEUNESSE DE CÉSAR.

LA CILICIE—CARACTÈRE DU PEUPLE—LEURS DÉPRÉDATIONS—ILS CAPTURENT CÉSAR—SES ALLURES AU MILIEU D'EUX—SA RANÇON—VENGEANCE QU'IL TIRE DE CES PIRATES—CÉSAR A RHODES—SON RETOUR A ROME, ETC.

SUR la côte méridionale de l'Asie-Mineure, se trouvait une contrée sauvage et montagneuse appelée Cilicie. La grande chaîne de montagnes appelée Taurus se rapproche très-près de la mer en cet endroit, et la conformation escarpée du pays qui, dans l'intérieur produit des collines et des monts, des vallées profondes et des ravins, forme le long de la côte des caps et des promontoires bordés de précipices et séparés entre eux par des baies et des ports profonds. C'est aussi pourquoi les habitants du pays étaient moitié navigateurs et moitié montagnards. Ils construisaient de légers bateaux avec lesquels ils faisaient de nombreuses excursions dans la mer Méditerranée pour piller et faire des conquêtes. Ils capturaient les vaisseaux isolés et même des flottes entières de navires marchands. Parfois même, ils étaient assez forts pour débarquer sur terre ferme, s'emparer d'un port ou d'une ville et s'y tenir longtemps, malgré tous les efforts faits par les guerriers du voisinage pour les en déloger. Dans le cas pourtant où leurs ennemis devenaient trop forts, ils se retiraient dans leurs ports, si bien défendus par les forteresses qui les protégeaient ou par la bravoure désespérée des garnisons, que les poursuivants n'osaient en général tenter de pénétrer à l'intérieur; et si, par hasard, une ville ou un port était pris, les indomptables indigènes se retiraient dans les forteresses de leurs montagnes, où il était tout à fait inutile d'essayer de les poursuivre.

Mais avec toutes leurs prouesses, leur habileté dans les combats et leur hardiesse montagnarde, il manquait aux Ciliciens une chose qui est très-essentielle à toute nation qui veut acquérir une honorable réputation militaire. Ils n'avaient ni poëtes ni historiens, de sorte que leurs hauts faits devaient être racontés à la postérité par leurs ennemis. S'ils avaient été capables de raconter leurs propres exploits, ils paraîtraient dans les pages de l'histoire comme un peuple petit, mais brave, possédant une forte marine, ayant pendant bien des années poursuivi une glorieuse carrière de conquêtes et ayant acquis une renommée impérissable par leurs entreprises et leurs succès. Mais là, ce furent les Romains, leurs ennemis, qui racontèrent leurs faits; ils les ont désignés sous le nom de brigands et de pirates; et brigands et pirates ils resteront à toujours.

Il est vrai, en effet, que les chefs Ciliciens n'ont pas poursuivi leurs conquêtes et commis leurs déprédations sur les droits et les biens d'autrui d'une manière aussi systématique et aussi méthodique que d'autres Etats conquérants ne l'ont fait. Ils s'emparaient de la propriété privée d'une manière un peu moins cérémonieuse qu'on en a la coutume, quoique toutes les nations belligérantes, sans faire abstraction des peuples chrétiens, prennent la liberté de saisir et confisquer la propriété privée en pleine mer, tandis que, par une étrange inconséquence, elles la respectent sur terre ferme. Les pirates Ciliciens se considéraient comme étant en guerre avec toute l'humanité, et quelque marchandise qu'ils trouvassent passant d'un port à un autre, le long des côtes de la Méditerranée, ils la considéraient comme un légitime butin. Ils interceptaient les blés que l'on transportait de la Cicile à Rome et en remplissaient leurs propres greniers. Ils s'emparaient des marchandises des vaisseaux d'Alexandrie qui transportaient parfois de l'or, des pierres précieuses, des objets coûteux et des articles de prix fabriqués en Orient, et ils obtenaient parfois de grandes sommes d'argent en capturant des hommes de distinction et riches qui allaient et venaient continuellement d'Italie en Grèce et en les gardant pour en obtenir une rançon. Ils prenaient particulièrement plaisir à s'emparer de cette manière de généraux et d'officiers romains qui allaient prendre le commandement des armées ou qui revenaient de leurs provinces avec les richesses qu'ils y avaient accumulées

Plusieurs expéditions avaient été préparées, et plusieurs généraux avaient reçu la mission d'attaquer et de subjuguer ces ennemis communs de l'humanité, comme les appelaient les Romains. Un jour, tandis qu'un général distingué nommé Antoine les poursuivait à la tête d'une flotte, une troupe de pirates firent une descente sur la côte italienne, au sud de Rome, dans la ville de Nicenum où se trouvait l'ancienne maison de ce même Antoine et emmenèrent captifs plusieurs membres de sa famille, l'obligeant ainsi à leur payer une grande somme d'argent pour rançon. Les pirates devinrent de plus en plus fiers, à mesure que leurs succès grandissaient. Ils finirent par arrêter presque complétement toute relation entre l'Italie et la Grèce, les marchands n'osant plus exposer leurs marchandises ni leurs personnes à de tels dangers. Puis ils s'approchèrent de plus en plus de Rome et entrèrent même dans le Tibre, surprenant et emmenant les vaisseaux romains qui s'y trouvaient à l'ancre. César lui-même tomba un jour entre les mains de ces pirates, à l'époque où il avait dû s'exiler de Rome.

Les pirates s'emparèrent du vaisseau sur lequel il naviguait, près de Pharmacuse, petite île au nord-est de la mer Egée. Dans ce moment, il n'était point destitué de tout, comme lorsqu'il avait dû s'enfuir de Rome, mais il voyageait avec une suite digne de son rang, d'une manière qui fit tout de suite supposer aux pirates qu'il était un homme de distinction. Ils s'emparèrent donc de lui et ils le retinrent prisonnier sur le vaisseau où ils l'avaient capturé, jusqu'à ce qu'il eût pris les mesures nécessaires pour payer sa rançon.

Dans cette situation, César, quoique entièrement au pouvoir et à la merci des hommes sans foi ni loi qui l'avaient capturé, prit un tel air de supériorité et d'autorité dans toutes ses relations avec eux qu'il éveilla d'abord leur étonnement, puis excita leur admiration et finit presque à les soumettre à sa volonté. Il leur demanda ce qu'ils exigeaient pour sa rançon. Ils répondirent vingt talents, ce qui était une grande somme, le tatent valant alors environ dix mille francs. César se moqua de leur demande et leur dit qu'il était clair qu'ils ne savaient point qui il était; qu'il leur en donnerait *cinquante*. Il envoya alors quelques-uns de sa suite à la côte, avec ordre de se rendre dans certaines villes où il était connu, afin de se procurer de l'argent. Il n'avait gardé auprès de lui qu'un médecin et deux serviteurs. Pendant que ses messagers étaient absents, il demeura sur le vaisseau des pirates, agissant toujours comme s'il eût été leur maître. Lorsqu'il désirait dormir, s'ils faisaient du bruit qui le dérangeât, il leur envoyait l'ordre d'être tranquilles. Il se joignait à eux dans leurs exercices et leurs divertissements sur le pont, les surpassant dans leurs tours d'adresse et prenant la direction de toutes choses, comme s'il eût été leur chef reconnu. Il écrivait aussi des discours et des vers qu'il leur lisait, et lorsque ses barbares auditeurs ne paraissaient pas admirer les qualités littéraires de ses compositions, il leur disait qu'ils étaient des êtres stupides, sans goût, ajoutant comme excuse, qu'on ne pouvait rien attendre de mieux de tels sauvages.

Un jour les pirates lui demandèrent ce qu'il leur ferait si jamais, dans l'avenir, il les faisait prisonniers. César répondit qu'il les ferait tous crucifier.

L'argent de la rançon arriva enfin. César le remit aux pirates qui, fidèles à leur parole, le débarquèrent sur la côte de l'Asie-Mineure et le laissèrent aller. Il se rendit immédiatement à Milet, le port le plus rapproché, y équipa une petite flotte et s'embarqua. Il fit aussitôt mettre à la voile vers la rade abritée où les pirates se tenaient tranquilles et il les y trouva, toujours à l'ancre, dans une parfaite sécurité. Il les attaqua, s'empara de leurs vaisseaux, reprit l'argent de sa rançon et les fit tous prisonniers. Il conduisit ses captifs sur la côte, et là accomplit les menaces qu'il leur avait faites de les crucifier, en leur tranchant la tête et en clouant leurs cadavres sur des croix que ses hommes élevèrent à cet effet le long de la côte.

Durant son absence de Rome, César se rendit à Rhodes, où demeurait son ancien précepteur et y poursuivit pendant quelque temps ses anciennes études, ne cessant d'espérer de pouvoir paraître un jour au Forum. En effet, il commençait à recevoir des lettres de ses amis lui annonçant qu'il pourrait retourner à Rome sans danger. Sylla avait insensiblement renoncé au pouvoir et n'avait pas tardé à mourir. Le parti aristocratique dominait sans doute encore, mais le parti de Marius avait commencé à se remettre un peu de la défaite complète qu'il avait subie au retour de Sylla et à la suite de ses terribles vengeances militaires. César lui-même, pensaient-ils, pouvait en agissant prudemment, retourner à Rome sans danger.

Il y retourna, mais non point pour agir avec prudence et sagesse; car il n'y avait dans son caractère ni prudence, ni circonspection. Aussitôt arrivé à Rome, il embrassa ouvertement le parti du peuple. Son premier acte public fut d'accuser le gouverneur de la grande province de Macédoine par laquelle il avait passé lorsqu'il se rendait en Bithynie. Celui qu'il attaquait ainsi était un consul et un ardent partisan de Sylla, du nom de Dolabella.

Le peuple fut étonné de ce qu'il avait ainsi élevé l'étendard de la révolte contre le pouvoir de Sylla, indirectement il est vrai, mais sa résistance n'en était pas moins réellement due à son inimitié pour Sylla. Lorsque le jugement commença et que César parut dans le Forum, la force et la vigueur de ses paroles lui valurent de vifs applaudissements. Il s'agissait en effet d'un intérêt général; le peuple comprenait très-bien que, dans cette attaque contre Dolabella,

César paraissait comme leur champion, et leurs espérances se ranimèrent à la vue d'un chef capable de succéder à Marius et de relever leur parti. Dolabella fut habilement défendu par les orateurs de l'autre parti et fut, il va sans dire, acquitté, car le parti de Sylla était encore tout-puissant. Pourtant tout Rome fut ému et troublé par l'attaque hardie de César et l'habileté extraordinaire avec laquelle il l'avait conduite. Il devint aussitôt un des hommes les plus élevés et les plus distingués de la ville.

Encouragé par ses succès et les applaudissements qu'il recueillit, et ayant tous les jours davantage conscience de sa puissance, il se déclara toujours plus ouvertement comme chef du parti populaire. Il se voua à la vie oratoire dans le Forum, soit devant les assemblées du peuple, soit dans les cours de justice où il était recherché comme avocat pour défendre ceux qui étaient accusés de crimes politiques. Le peuple, le regardant comme un de ses premiers défenseurs, était disposé à considérer avec faveur tout ce qu'il faisait, et il déployait réellement une grande force intellectuelle dans ses discours et ses harangues. Il acquit, en un mot, une grande célébrité par sa hardiesse et son énergie, et sa hardiesse et son énergie augmentaient à leur tour à mesure qu'il sentait la force de sa position augmenter avec sa célébrité croissante.

Quelque temps après, la femme de Marius, qui était la tante de César, mourut. Elle avait vécu dans l'obscurité depuis la proscription et la mort de son mari, son parti ayant été tellement abaissé qu'il était dangereux de paraître être son ami. César lui prépara pourtant de magnifiques funérailles. Il y avait dans le Forum une sorte de tribune où les orateurs avaient l'habitude de monter lorsqu'ils parlaient au peuple dans les grandes occasions. Cette tribune était ornée des éperons d'airain de vaisseaux pris par les Romains dans les guerres antérieures. Le nom d'un de ces éperons de vaisseaux était *rostrum*, au pluriel *rostra*. La tribune elle-même était appelée *Rostra*, c'est-à-dire les éperons; et c'était de là que les orateurs s'adressaient au peuple dans les grandes occasions. César prononça un brillant panégyrique sur la veuve de Marius à ses funérailles et du haut du Rostra, en présence d'un immense concours de spectateurs et il eut la hardiesse de faire apporter et de présenter au peuple certains tableaux de famille représentant Marius, tableaux qui avaient dû être cachés depuis la mort du dictateur. Les reproduire en public dans une telle occasion, c'était annuler, pour autant qu'un orateur public pouvait le faire, la sentence de condamnation que Sylla et le parti des patriciens avaient prononcée contre lui, et c'était le présenter de nouveau comme digne de l'admiration et de l'approbation publiques. Les patriciens présents à la cérémonie tentèrent de faire échouer cette manœuvre hardie par des marques de désapprobation, mais leurs voix furent couvertes par les applaudissements frénétiques par lesquels la grande majorité de l'assemblée l'accueillit et l'approuva. C'était un essai téméraire et hasardeux au plus haut point; mais il eut une réussite triomphale.

Peu de temps après, César eut une autre occasion de prononcer une oraison funèbre; ce fut aux funérailles de sa propre femme, la fille de Cinna qui avait été le collègue et l'adjoint de Marius au temps de sa puissance. Ce n'était point la coutume de prononcer des panégyriques pour des dames romaines, à moins qu'elles n'aient atteint un âge avancé. Pourtant César était décidé de faire exception à la règle commune en faveur de sa femme. Il vit dans cette cérémonie l'occasion de donner une nouvelle impulsion à la cause populaire et de gagner de plus en plus la faveur des plébéiens. L'événement justifia encore son attente. L'affection apparente qu'il témoignait ainsi à sa femme plut au peuple, et comme Cornélie était fille de Cinna, il eut l'occasion, sous prétexte de louer la naissance et la parenté de la défunte, de célébrer les louanges d'hommes que le parti de Sylla avait mis hors la loi et fait périr. En un mot, les patriciens virent avec crainte et inquiétude César consolider, organiser et ramener à sa force primitive un parti dont la restauration au pouvoir entraînerait leur propre ruine politique et personnelle peut-être.

César ne tarda pas à être nommé à des fonctions publiques et vit ainsi grandir rapidement son influence et son pouvoir. Ceux qui remplissaient des places ou qui aspiraient à obtenir un emploi dans le gouvernement avaient coutume, à cette époque, de dépenser de grandes sommes d'argent pour donner au peuple des spectacles et des amusements. César poussa les dépenses au-delà de toute limite. Il fit venir des gladiateurs des provinces éloignées et les fit exercer à grands frais pour combattre dans les grands amphithéâtres de la ville, en présence d'immenses multitudes. Il fit venir aussi des forêts de l'Afrique des bêtes sauvages que l'on faisait paraître en grand nombre pour amuser le peuple par leurs combats avec des prisonniers de guerre qui étaient réservés à ce terrible sort. César donnait aussi des fêtes splendides, d'un luxe inouï, et il prenait part aux amusements qu'il donnait à ses convives, et se mélangeait au peuple d'une manière si complaisante et si courtoise qu'il gagna bientôt la faveur générale.

Il ne tarda pas de cette manière, non-seulement à épuiser ses ressources pécuniaires, mais il fut bientôt criblé de dettes. Il n'était alors pas difficile, pour un homme tel que lui, et au temps où il vivait, de se procurer un crédit presque illimité pour le but qu'il poursuivait; car chacun savait que s'il réussissait finalement à se placer au pouvoir par le moyen de la popularité ainsi acquise, il pourrait bientôt s'indemniser ainsi que tous ceux qui lui avaient aidé. Les paisibles marchands et les laboureurs des provinces éloignées qu'il espérait gouverner plus tard fourniraient les revenus nécessaires pour payer les sommes ainsi dépensées. Pourtant les prodigalités de César étaient si incroyables, et les dettes qu'il fit si énormes, que ceux qui n'avaient pas la confiance la plus illimitée en ses capacités et en son pouvoir le regardaient comme irrémédiablement ruiné.

Nous verrons ci-après quelles furent les difficultés financières de César et la manière dont il en sortit.

VIE DE JOHN NELSON

UN DES COLLABORATEURS DE JOHN WESLEY

CHAPITRE IV.

Un jour pourtant, comme je lisais la Bible, une dame qui habitait la maison m'apporta un livre en disant: «Vous lisez souvent la Bible; si cela vous convient, je vous prêterai ce livre; ma mère, ajouta-t-elle, a un grand plaisir à le lire.» Je la remerciai et me mis à le lire. Bien des choses me plurent dans les premières pages; j'y retrouvais un peu les expériences par lesquelles j'avais passé; mais quant à la conversion, c'était tout à fait contraire à ce que j'en savais. Ce livre prétendait qu'on devait pécher après la conversion afin de garder les saints dans l'humilité et faisait de Dieu l'auteur de tout péché.

Alors l'ennemi commença à raisonner avec moi, insinuant que je ne devais plus censurer le péché. Mon amour pour Dieu et les hommes commença à se refroidir et mon zèle pour le salut des autres en fut diminué; et quoique plus je lisais, plus je devenais mauvais, j'eus pourtant la tentation de lire jusqu'au bout.

Avant de lire ce livre, j'ignorais qu'il y eût un homme au monde ayant une semblable opinion; car dans mes luttes, je croyais toutes les menaces que la Bible fait contre la désobéissance et toutes les promesses en faveur de ceux qui se convertissent à Dieu. Mais alors je fus tenté de croire que j'étais sauvé *quoi que je fisse*; pourtant je disais encore à Dieu dans mes prières: «Seigneur, que je meure, plutôt que de vivre pour pécher contre toi.»

Je n'avais jamais parlé à M. Wesley, ni conversé avec aucun homme expérimenté à l'égard de la religion. Je désirais trouver quelqu'un avec qui j'aurais pu parler de ce sujet; mais j'eus beau chercher, je ne trouvai personne.

Un jour que je réfléchissais à ce que je venais de lire, j'ouvris la Bible, et mes yeux tombèrent sur le passage où il est dit: «Que si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui la donne à tous libéralement, sans en en rien reprocher; et elle lui sera donnée.» Jacq. 1:8. Puis je m'écriai: O Seigneur, enseigne-moi ce que je ne sais pas! Et je résolus d'attendre l'exaucement de ma prière, jusqu'à ce que le Seigneur me révélât sa volonté; et pendant plusieurs semaines je jeûnai depuis le jeudi soir jusqu'au samedi matin à 8 heures, employant le temps où je ne travaillais pas, soit à prier à genoux, soit à sonder les Ecritures; et avant d'ouvrir la Bible, je priais Dieu d'ouvrir mon entendement afin que je comprisse ce que j'allais lire. Je pense que le premier passage qui frappa mon esprit fut: «Comme donc vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez selon lui.» Col. 2:6. Alors je me souvins de l'état de mon cœur, la première fois que je reçus le St.-Esprit, de quel amour j'étais rempli pour les âmes et comment je pouvais prier pour mes ennemis aussi bien que pour moi; mais le livre que j'avais lu et que m'avait prêté ma voisine m'avait fait sortir de cet heureux état, en me faisant raisonner sur des opinions dont je n'avais entendu parler de ma vie, jusqu'à plusieurs semaines après ma conversion; c'est pourquoi je dis en moi-même: que ce soit bien ou mal, ce n'est point nécessaire au salut. J'ai trouvé que le Seigneur était mon Sauveur avant de savoir qu'il y eût un homme de cette opinion et, avant de lire ce livre, j'aimais beaucoup plus Dieu et les hommes qu'après l'avoir lu; j'étais meilleur et j'engageais beaucoup plus les autres à faire le bien. Je me mis à prier Dieu de me donner cette simplicité et cette pieuse sincérité dans laquelle je marchais après que Christ se fut révélé à moi. Et il me fut répondu d'une manière merveilleuse, de sorte que j'eus le courage de reprendre ceux qui péchaient, et je priai de nouveau pour tous les hommes.

Je continuai de me réjouir ainsi dans le Seigneur pendant plusieurs jours; et il me semblait parfois que mon âme aspirait la vie en Dieu comme mon corps respirait l'air atmosphérique. Mais un jour que je reprenais un homme qui jurait, il me dit qu'il y était prédestiné et que ce n'était point sa faute; que s'il était un des élus, il serait sauvé, et que tout ce qu'il pourrait faire ne

changerait pas le décret de Dieu ; tout ce que je lui disais ne paraissait pas lui faire plus d'effet que si j'avais lancé une balle de gomme contre un rocher. Je pensai que Dieu avait été bien bon à mon égard, de m'avoir gardé dans l'ignorance de ces opinions jusqu'à ce que j'eusse foi au sang expiatoire de Christ; car je craignais que si ces choses ne m'eussent été dites dans le temps où j'étais troublé, elles ne m'eussent perdu corps et âme. Pourtant je n'osais rien dire contre cette objection, mais je désirais avoir l'occasion d'en parler avec quelque homme expérimenté; car plus je raisonnais en moi-même, plus j'étais dans l'embarras; mais, hélas! je ne trouvai personne.

Je continuai de jeûner et de prier, recherchant le Seigneur; et un jour que je jeûnais et que j'étais dans un grand embarras, j'ouvris la Bible au chap. 18 d'Ezéchiel et je lus ces paroles: «Prendrai-je en aucune façon plaisir à la mort du méchant, dit le Seigneur l'Eternel, et non pas plutôt à ce qu'il se détourne de son train et qu'il vive?» Il me sembla qu'on m'enlevait un grand poids du cœur et je m'écriai: Gloire te soit rendue, ô Seigneur, de ce que tu m'as donné ta Parole et ton Esprit pour rendre témoignage que tu ne fais acception de personne.

J'éprouvai alors un tel intérêt pour le salut des hommes que je payai un homme qui travaillait avec moi pour aller entendre M. Wesley. Cet homme me dit plus tard que ce fut la meilleure chose qu'on fît jamais pour lui et pour sa femme.

Pendant tout l'hiver suivant, je continuai de jeûner depuis le jeudi soir au samedi matin, et je donnai aux pauvres tout le prix de ce que j'aurais pu manger, employant mon temps à prier et à lire les Ecritures saintes.

Vers ce temps là, plusieurs personnes vinrent me trouver; me voyant à mon travail, ces hommes se regardèrent avec surprise et me dirent qu'ils étaient contents de me voir si bien. Je leur répondis que, de six mois, je n'avais pas eu un jour de maladie. Ils me dirent qu'un de mes compagnons de travail leur avait rapporté que j'étais allé entendre le faux prophète Wesley et qu'il m'avait rendu fou et incapable de travailler. «Voici mon maître, leur dis-je, il peut certifier que je n'ai pas perdu un jour de travail depuis six mois et que je n'ai jamais fait de meilleur ouvrage en ma vie; mais j'ai entendu M. Wesley et j'ai lieu d'en bénir Dieu, car c'est le messager de Dieu pour mon bien. Ils semblèrent frappés des paroles que je leur dis, et je pus espérer que ce faux rapport n'aurait pas d'autres conséquences.

Pourtant, l'ennemi me suscita d'autres tentations et se servit de tels instruments pour me détruire, que j'eus lieu de craindre d'être vaincu et finalement perdu; partout Satan semblait me tendre des piéges et j'étais tellement tourmenté par de mauvais rêves que plusieurs fois, en me réveillant, je trouvai mon oreiller mouillé des larmes que j'avais versées dans mon sommeil, à la pensée que l'ennemi me reprochait quelque péché commis dans un rêve.

Mais tout cela m'engagea à prier davantage, et me montra ma nature corrompue sous un tel jour que j'avais horreur de moi-même et pensai que le Seigneur n'entreprit jamais de sauver quelqu'un d'aussi méchant que moi. Je me disais souvent que si je persévérais jusqu'à la fin, j'aurais plus de raison de chanter hautement les louanges du Rédempteur que tout autre habitant du ciel.

J'aurais voulu savoir s'il existait quelqu'un, possédant la grâce de Dieu, qui fût tenté comme moi, jour et nuit; mais mes affaires m'appelant constamment à la ville, je ne trouvai personne à qui communiquer mes pensées. Je pris alors ma Bible et, après avoir prié, je tombai sur ces paroles de St.-Jacques: «Heureux est l'homme qui endure la tentation! car quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment.»

Une nuit, après un jour de jeûne, je songeai que j'étais dans le Yorkshire, me rendant à la maison, dans mes habits de travail. Comme je passais près de Champion, j'entendis un grand cri, comme le cri d'une foule de peuple en détresse, et je vis, dans mon rêve, la grande cour derrière John Rhode, aussi remplie de monde qu'elle en pouvait contenir. Tout à coup ils se mirent à pousser des cris de terreur et à se jeter les uns sur les autres; je leur demandai ce qu'ils avaient. Ils me dirent que Satan était lâché parmi eux et m'engagèrent à m'éloigner, qu'il allait venir. «Par la grâce de Dieu, leur répondis-je, je ne me détournerai ni à droite ni à gauche à cause de lui.» Puis je crus le voir sous la forme d'un taureau roux qui courait à travers le peuple comme un animal sauvage lancé à travers les blés élevés; mais il ne heurta personne parmi la foule; il vint droit à moi, comme s'il eût voulu enfoncer ses cornes dans ma poitrine. Je m'écriai: «Seigneur aide-moi!» et je le saisis aussitôt par les cornes, je le renversai sur son dos et mis le genou droit sur son cou, en présence d'un millier de personnes, leur assurant que ce qu'ils m'avaient vu faire, chacun d'eux pourrait le faire, avec l'assistance du Seigneur. Lorsque je me réveillai, j'étais tout en nage et plus fatigué que si j'avais fait un travail pénible, mais j'avais l'âme remplie de joie.

Peu de jours après, comme je lisais les Ecritures, je reçus une lettre que je reconnus ne point être de l'écriture de ma femme. J'eus aussitôt le pressentiment que c'était quelque mauvaise nouvelle. En effet, je lus que ma fille que j'idolâtrais autrefois était morte; que mon fils était si malade qu'on désespérait de sa vie; ma femme, qui était tombée de cheval, était boiteuse. On m'annonçait aussi la mort de mon beau-père et la maladie de ma mère. Je me souvins alors que, lorsque j'avais pris la sainte Cène, j'avais offert au Seigneur mon corps et mon âme ma femme et mes enfants, et tout ce qui m'était cher, de près ou de loin; mais je me demandai comment je le supporterais maintenant que le Seigneur acceptait ce sacrifice. Je me mis à prier et mon cœur fut complétement résigné à la volonté de Dieu. Ces paroles de l'Ecriture me revinrent alors en mémoire: «Laisse les morts ensevelir les morts; mais toi suis-moi.» Je recommençai à lire la Parole de Dieu, et les gens de la maison furent indignés contre moi de ce que je ne pleurais pas, de ce que je ne me tordais pas les mains, et que je ne piétinais pas comme ils l'avaient fait lorsqu'ils perdirent un enfant. Ils dirent que j'étais un père sans cœur. Je leur répondis: A la vérité, je ne saurais dire ce qui m'est le meilleur; mais Dieu ne peut se tromper.

Au mois de mai suivant, je reçus l'ordre de me rendre chez lord Onslow, près de Guildford, en Surrey, pour y entreprendre un travail qui durerait tout l'été. C'étaient de mauvaises nouvelles pour moi; car je me sentais bien faible en la foi; je devais être privé des sermons de M. Wesley, et je n'aurais personne à qui je pourrais parler. Je voulus m'en faire dispenser; mais tout fut inutile; je devais partir. J'étais sur le point de quitter mon maître, mais je me dis que ce ne serait pas bien de le laisser dans un moment où il y avait tant à faire, tandis qu'il m'avait employé tout l'hiver, alors qu'on pouvait à peine travailler. Quoi qu'il en fût, je priai le Seigneur de vouloir m'accompagner et me protéger contre les ennemis du dedans et du dehors; et le Seigneur m'exauça, me rendant capable de reprendre tous ceux qui se laissaient aller au mal en ma présence. Un jeune monsieur disait un jour à quelques-uns des ouvriers: De quelle religion votre contre-maître est-il? Est-ce un baptiste ou un quaker? Ils répondirent que non, que j'étais de l'église anglicane. Il répliqua: «Il peut vous le dire; mais il n'est pas de notre église; car vous pouvez à peine parler à table sans qu'il vous reprenne, et quand on veut lui reverser à boire, s'il dit un seul mot, personne ne pourrait lui faire prendre un verre de plus. Je l'entendis sans qu'il m'ait vu, et m'approchant de lui je lui dis: «Monsieur, vous donnez une bien mauvaise idée de l'église anglicane, si vous dites qu'un homme qui en reprend d'autres à cause de leurs jurements et qui refuse de boire avec excès ne peut être de cette église.»

☛ Vu l'abondance des matières, nous sommes obligés de renvoyer à notre prochain numéro les rapports sur l'œuvre dans l'Europe Septentionale.

Les Signes des Temps

JOURNAL RELIGIEUX, MENSUEL

PUBLIÉ PAR LA

Société des Adventistes du 7me Jour.

Ce Journal traite les Sujets suivants :—

ACCOMPLISSEMENT des Prophéties nous amenant à la Fin des Temps.—Il enseigne l'Obéissance aux Commandements de Dieu et la Foi en Christ.—Second Avénement de Christ et Phénomènes précédant sa Venue.—Nature de l'Homme et sa Destinée Finale.—Jugement.—Vie à Venir.—Histoire Ancienne au Point de Vue Biblique.—Tempérance.—Il cherche à Corriger les Dogmes et les Erreurs introduits par l'Eglise Romaine dans le Christianisme, et à rétablir les enseignements Bibliques.

☛ **Ce Journal sera envoyé GRATUITEMENT pendant 4 mois à toute personne qui en fera la demande.**

Bureau des SIGNES DES TEMPS,
BALE, (Suisse).

CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:—

1.	**Le Règne Millénaire.**(*†)	16 pages	10 cts.
2.	**Le Second Avénement;** (*) Objet et Proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu.	32 pages	20 cts.
3.	**Les Deux Trônes,** (*) représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire.	32 pages	20 cts.
4.	**Le Jugement,** (*) Ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. . .	16 pages	10 cts.
5.	**Le Sanctuaire de la Bible.** (*†) . .	20 pages	15 cts.
6.	**Quel Jour Observez-vous** et Pourquoi? (*)	8 pages	5 cts.
7.	**Explication de Matthieu XXIV,** Ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. (Avec couverture)	56 pages	50 cts.
8.	**Le Sabbat de la Bible.** (†) . . .	32 pages	20 cts.
9.	**Le Premier Message d'Apocalypse.**(†)	16 pages	10 cts.
10.	**Le Second « «**	16 pages	10 cts.
11.	**Le Troisième « «**	32 pages	20 cts.
12.	**Perpétuité des Dix Commandements.**	40 pages	25 cts.
13.	**Les Souffrances de Christ.** (*) . .	32 pages	20 cts.
14.	**Les Deux Lois.** (*†)	16 pages	10 cts.
15.	**La Loi et l'Evangile**	16 pages	10 cts.
16.	**Le Sabbat dans la Prophétie** . . .	32 pages	20 cst.
17.	**La Vérité Présente.** (*)	24 pages	15 cts.
18.	**L'Esprit de Prophétie.** (*)	16 pages	10 cts.
19.	**Le Mémorial du Créateur**	16 pages	10 cts.
20.	**Le Salut par Christ**	16 pages	10 cts.
21.	**Christ dans l'Ancien Testament.** .	16 pages	10 cts.
22.	**Pouvons-nous Savoir?** (*†) . . .	8 pages	5 cts.
23.	**L'Avénement de Christ,** sa Nature et la Purification du Sanctuaire	48 pages	30 cts.
24.	**Le Septième Jour.**	8 pages	5 cts.
25.	**La Fin est-elle Proche?** (*) . . .	8 pages	5 cts.
26.	**Le Sabbat de l'Eternel.** (*†) . . .	16 pages	10 cts.
27.	**L'Homme est-il Immortel?** (*†). .	8 pages	5 cts.
28.	**Le Serpent d'Airain,** ou le Salut par Christ	16 pages	10 cts.
29.	**La Septième Partie du Temps,** etc.	32 pages	20 cts.

Les traités marqués d'un **astérisque** (*) sont aussi imprimés en **allemand**, et ceux qui sont marqués d'une **croix** (†) sont imprimés en **italien**.

☛ **Adresser** (franco): **M. J.-N. ANDREWS, Bureau des Signes des Temps, Bâle (Suisse.)**

Les Signes des Temps

Heureux ceux qui font ses Commandements.

BALE (SUISSE), SEPTEMBRE 1883.

—: RÉDACTEURS :—

J.-N. ANDREWS, - - URIAH SMITH.

PENSÉES PRATIQUES.

FIN DE NOS TRAVAUX ET DE NOS PEINES.

IL semble parfois qu'elle n'arrivera jamais. Pourtant, elle s'approche continuellement avec une vitesse inconcevable. Non-seulement elle arrivera sûremnnt, mais il est certain qu'elle arrivera dans un temps très-court. Le temps s'envole rapidement. Le Jugement se hâte. Bientôt il sera terminé pour toujours. Ce n'est pas le moment de se tenir dans la vigne sans rien faire. C'est une folie de s'asseoir et de se plaindre de sa peine. Travaillez pendant qu'il est jour. La nuit vient en laquelle personne ne peut travailler. Le repos viendra assez tôt et n'aura point de fin. Prenez courage dans le Seigneur. Nos peines prendront fin. Qu'elles durent pourtant autant que cela plaira à notre Maître! C'est à lui de nous assigner notre travail et d'en fixer la durée. C'est à nous de bien faire notre travail. La récompense est infinie, et le temps où elle sera accordée ne tardera point. Dieu nous préserve de murmurer.

CHRIST FORMÉ EN NOUS.

Christ est formé en nous lorsque le St.-Esprit a produit en nous toutes les grâces excellentes de son caractère. Notre méchante nature étant dépouillée par une conversion sincère, et tout mal étant extirpé de notre intérieur par les actes successifs de la conversion, les grâces excellentes de l'Esprit de Dieu se forment à leur place, une à une, dans nos cœurs. Elles nous rendent conformes à Christ. Lorsque cette œuvre sera entièrement accomplie en nous, alors nous lui serons entièrement semblables. Et ceux dont le caractère est ainsi semblable au sien seront certainement un jour auprès de lui. Et étant ainsi admis en sa présence, nous porterons son image en notre être extérieur aussi bien que dans notre être intérieur. Car Christ, contemplant en nous son propre caractère, nous donnera sa propre vie éternelle.

NE MURMUREZ PAS.

C'est tout à la fois une action méchante et inexcusable, que de murmurer contre Dieu. 1° Parce que Dieu a le droit de nous châtier et parce que nos péchés méritent au plus haut point et même exigent ce châtiment. 2° Parce que dans toutes nos afflictions, Dieu n'a pour but que notre bien ; il travaille à notre salut. C'est donc insensé et ingrat que de proférer un seul mot de plainte. Certainement Dieu est bon, et chacune des pensées de notre cœur devrait être pénétrée de reconnaissance pour sa bonté infinie. Renonçons pour toujours aux plaintes et aux murmures. Il n'y a là absolument que méchanceté, injustice et ingratitude.

LE SALUT,— COMMENT L'OBTENIR.

Il nous faut, pour cela, l'accomplissement de deux choses: 1° Le poids de nos péchés doit nous être enlevé. 2° Notre caractère doit posséder toutes les grâces du St.-Esprit. L'accomplissement de cette double condition est pour nous d'une conséquence infinie. Nous ne pourrons entrer dans le royaume de Dieu que lorsque nous aurons été purifiés de nos péchés. Nous ne pourrons y entrer sans participer à la nature divine de manière à être complétement sous l'influence de la grâce de Dieu. Cette grande œuvre du St.-Esprit est aussi notre œuvre. Nous ne pouvons l'accomplir sans l'aide du Seigneur; mais il ne fera point cette œuvre sans notre coopération. Cette œuvre ne s'accomplit point en un moment. Nous ajoutons à nos grâces lorsque nous sommes amenés dans des circonstances qui nous mettent dans la nécessité de résister au pouvoir du malin. Si, avec l'aide de Dieu, nous remportons la victoire, nous deviendrons de plus en plus forts. Et les choses mêmes qui nous feront le plus défaut seront celles qui nous pousseront à chercher le secours de Dieu avec d'ardentes prières. Nos forces augmenteront ainsi dans les choses mêmes où nous étions le plus faibles et où nous manquions le plus.

Nous devons nous repentir de tous nos péchés et obtenir le pardon de chacun d'eux. Notre vie doit montrer la sincérité de notre repentance. En effet, nous aurons à montrer à l'avenir que nous sommes changés dans nos principes et dans notre conduite. Cette œuvre de dépouiller le péché et d'établir en nous-mêmes les grâces excellentes de l'Esprit de Dieu est accomplie par le secours miséricordieux du Seigneur et par une active coopération de notre part. Unissant ainsi notre libre volonté à la libre grâce de Dieu, nous porterons cette œuvre jusqu'à sa perfection. Or, il est temps que nous la poursuivions sérieusement. Nous ne pourrons être sauvés que si cette œuvre de conversion est pleinement accomplie dans nos âmes. Travaillons-y avec diligence, si nous voulons qu'il nous trouve dans la paix.

COMMENT CHRIST REVIENDRA-T-IL?

RIEN n'est plus malheureux que la tendance qui, de nos jours, s'efforce de repousser absolument toute interprétation littérale des Ecritures. Il semble que les gens aient de la peine à comprendre que Christ et les apôtres aient jamais parlé un langage clair et simple, comme fait une personne parlant à une autre. Arrive-t-il qu'on lise un passage de la Bible, la première pensée qui vienne à l'idée de beaucoup de gens est celle-ci: «Quel sens caché renferme-t-il? quelle leçon peut-on en tirer? Quiconque lit des explications bibliques ou des ouvrages sur les Ecritures destinés à la jeunesse, verra cette tendance se dévoiler d'une manière remarquable. Hâtons-nous de dire qu'il est convenable de sonder les Ecritures, et que, lorsqu'on trouve un texte difficile, il est bon de rechercher sa signification en le comparant avec d'autres passages; mais il y a des choses qui sont si simples que tenter de les expliquer ne fait qu'en obscurcir le sens. Tel est le cas pour la plus grande partie de la Bible.

Il est vrai qu'elle contient des paraboles ; mais on les distingue très-vite du langage ordinaire et direct. De plus, elles sont ou expliquées ou d'un usage si commun qu'elles n'ont pas besoin d'explication. Lorsque Christ était sur la terre, une des preuves de sa mission divine consistait en ce que l'Evangile était prêché aux pauvres. Nous devons donc nous attendre à ce que ses renseignements soient tels que les gens pauvres qui n'ont pas eu l'avantage de recevoir de l'instruction puissent les comprendre; et tel est en effet le cas. La Bible est un modèle de simplicité; son langage est celui du commun peuple.

Chacun sait combien la Bible est claire et simple concernant la seconde venue de Christ. Aucun croyant ne prétend nier ces témoignages, car ce serait nier la Bible. Mais il y en a un grand nombre qui éludent ces témoignages et les nient de fait, cela en prétendant que la seconde venue de Christ est spirituelle. Quelques-uns disent que Christ vient lorsqu'un homme de bien meurt et d'autres disent que sa venue est la conversion; tandis qu'une troisième classe, poussant cette idée plus loin encore, dit qu'il y aura à l'avenir un millénium sur cette terre, alors que tous les hommes auront été convertis, et que Christ viendra règner spirituellement sur son peuple; et voilà ce que la Bible entendrait par la seconde venue de Christ.

Or la Bible est tout aussi définie concernant la manière dont Christ viendra qu'elle ne l'est concernant le fait de sa venue. Elle dit clairement que Christ viendra *personnellement* et *visiblement*. Les textes qui prouvent ceci fourniront encore, bien entendu, des preuves que la venue de Christ est certaine.

Il sera bon de remarquer d'abord celui de Héb. 9 : 28. «De même aussi Christ, ayant été offert une fois pour ôter les péchés de plusieurs, paraîtra une *seconde* fois sans péché à ceux qui l'attendent pour obtenir le salut.». Christ doit venir une *seconde* fois mais s'il était vrai qu'il vient à la mort ou à la conversion, il serait déjà venu bien des milliers de fois.

De plus, chacun s'accorde sur le fait que le temps du ministère de Christ sur la terre, et dont nous avons le récit dans le Nouveau Testament, est son premier avénement. Mais des hommes ont été convertis avant cette époque, et il y avait des milliers d'années que des hommes pieux mouraient. Si Christ vient à la conversion ou à la mort, il a dû venir des milliers de fois avant son premier avénement. Chacun peut voir l'absurdité de ces théories.

Nous ne nions point que Christ ne se soit, dans divers temps de l'histoire, rencontré avec de ses disciples dévoués et qu'il n'ait conversé avec eux, ni qu'il ne soit constam-

ment avec les siens par son Esprit; mais le texte cité ne peut s'appliquer à rien de semblable.

Ce serait, à la vérité, des plus inconséquent de faire passer l'une ou l'autre de ces occasions pour la seconde venue de Christ. Mais il fut une fois en personne ici-bas, où il parla avec des milliers de gens et où il fut vu par autant de milliers de plus. A cette époque, il n'y eut probablement aucune nation de la terre qui n'entendît parler de lui et de ses œuvres extraordinaires; il n'y eut point de nation depuis lors qui n'eût entendu parler de son avénement miraculeux. Or, en ce temps-là, il dit qu'il «*reviendrait*,» et Paul, parlant de ce premier avénement et de son but, dit qu'il viendrait une «*seconde* fois.» Sa seconde venue doit par conséquent être aussi personnelle et visible et non moins apparente, ni moins universellement connue que la première. Et il nous est dit positivement que tel sera le cas: «Le voici qui vient sur les nuées, et *tout œil le verra*, et ceux mêmes qui l'ont percé.» Apoc. 1 : 7.

Nous lisons encore: «Car le Fils de l'homme doit venir dans la gloire de son Père, avec ses anges; et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.» Mat. 16 : 27. Ceux qui placent la seconde venue de Christ à la mort ou à la conversion doivent avoir une bien faible conception de la gloire du Père. Lorsque l'Eternel descendit sur Sinaï, «toute la montagne tremblait fort.» Ex. 19 : 18. Et lorsque la gloire de l'Eternel remplit le tabernacle, Moïse même fut incapable d'y entrer. Voyez Ex. 40 : 34, 35. La gloire d'un seul ange, à la résurrection de Jésus, fit tomber les soldats romains qui devinrent comme morts. Mat. 28 : 4. Que sera-ce donc à la manifestation du Fils de l'homme lorsqu'il viendra dans sa gloire et la gloire de son Père et avec tous les saints anges? La gloire qui accompagnera la venue de Christ est ainsi décrite: «Notre Dieu viendra et ne demeurera plus dans le silence; il y aura un feu dévorant devant lui et autour de lui il y aura une grosse tempête.» Ps. 50 : 3. Paul dit que lorsque Christ viendra, «il paraîtra avec les anges de sa puissance, avec des flammes de feu.» 1 Thess. 1 : 7, 8; Apoc. 1 : 7, prouvent que tous les hommes verront sa gloire. Les paroles de notre Seigneur dans Mat. 24 : 27 le prouvent aussi: «Car, comme un éclair sort de l'Orient et se fait voir jusqu'à l'Occident, il en sera aussi de même de l'avénement du Fils de l'homme.» Quiconque a vu l'éclair fendre la nue avec l'éblouissante clarté qui fait qu'on en aperçoit la lueur même avec les yeux fermés, peut apprécier à un faible degré la terreur de ce jour. Les effets de cette gloire nous sont donnés dans 2 Thess. 2 : 8: «Et alors paraîtra ce méchant que le Seigneur détruira par le souffle de sa bouche et qu'il abolira par l'éclat de son avénement.» Le feu dont parle David «qui dévorait devant lui» est la gloire de sa présence.

On n'a pas besoin d'autre chose pour prouver que la venue du Seigneur ne sera rien moins que semblable à la scène tranquille qui se passe au chevet d'un mourant ou à l'heure où quelqu'un donne son cœur à Dieu. Il y a pourtant une foule d'autres textes à ce sujet qui ne sont pas moins forts que ceux que nous avons cités. Nous n'en présenterons que deux pour montrer combien cette venue est littérale et personnelle. Le premier est (Act. 1 : 9–11): «Et après qu'il eut dit ces paroles, il fut élevé *pendant qu'ils le regardaient*, et une nuée l'emporta de devant leurs yeux. Et comme ils avaient les yeux attachés au ciel, pendant qu'il y montait, deux hommes se présentèrent devant eux en vêtements blancs, et leur dirent: «Hommes galiléens, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? *Ce Jésus*, qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, en reviendra de la même manière que vous l'y avez vu monter.» Le second est (1 Thess. 4 : 16): «Car le *Seigneur lui-même* descendra du ciel dès qu'il aura donné le signal par la voix d'un archange, et par la *trompette de Dieu*; et ceux qui seront morts en Christ ressusciteront premièrement.»

Ces textes parlent d'eux-mêmes. Leur langage est clair et simple, et chacun peut le comprendre. Et pourtant qui peut se représenter la terrible scène qu'ils prédisent? L'esprit humain se refuse de concevoir la sublime et effrayante grandeur du moment où le Seigneur des cieux et de la terre apparaîtra.

PENSÉES CRITIQUES ET PRATIQUES

—SUR—

LE LIVRE DE DANIEL.

EXPLICATION DU CHAPITRE 12 : 1.

SCÈNES FINALES.

VERSET 1. «Or, en ce temps-là, Micaël, ce grand chef qui tient ferme pour pour les enfants de ton peuple, s'élèvera; et ce sera un temps de détresse, tel qu'il n'y en a point eu depuis qu'il y a eu des nations jusqu'à ce temps-là; et en ce temps-là ton peuple échappera, savoir, quiconque sera sera trouvé écrit dans le livre.»

CE verset présente une époque définie: «En ce temps-là.» Quel temps? Le temps auquel nous amène la fin du verset qui termine le chapitre onzième, le temps où le roi de l'Aquilon dressera les tentes de sa maison royale vers la montagne glorieuse et sainte; ou, en d'autres termes, lorsque le Turc, chassé de l'Europe, fera à la hâte de Jérusalem le siége temporaire de son gouvernement. Nous avons déjà noté dans nos remarques sur la dernière partie du chapitre précédent quelles sont les forces qui se préparent déjà pour l'accomplissement de cette fin et quels sont les signes nous indiquant que le Turc sera prochainement obligé de changer de pays. Et lorsque cet événement aura lieu, *alors*, d'après ce verset, nous pouvons nous attendre à voir s'élever Micaël, le grand chef. Ce mouvement de la part de la Turquie est le signal de l'élévation de Micaël; c'est-à-dire qu'il indiquera que, dans l'ordre du temps, c'est l'événement qui suivra immédiatement. Et pour éviter tout malentendu, que le lecteur remarque qu'il n'est point dit ici que le premier mouvement qui aura lieu contre les Turcs les expulsera d'Europe ou que, lorsqu'ils feront de Jérusalem leur capitale, Christ commencera son règne, à l'instant même, sans qu'il s'écoule un jour ou une heure. Mais voici l'ordre dans lequel nous croyons que les événements futurs se passeront: 1. Une nouvelle pression politique exercée d'une manière ou d'une autre sur le Turc. 2. Sa retraite de dessus le sol européen. 3. Son établissement final à Jérusalem. 4. L'élévation de Micaël ou le commencement du règne de Christ et sa venue dans les nuées du ciel. Il n'est pas raisonnable de supposer qu'un grand espace de temps s'écoulera entre ces événements.

Qui donc est Micaël? Et en quoi consiste son élévation? Dans Jude 19, Micaël est appelé l'archange, ce qui signifie le chef des anges, ou celui qui est à la tête des anges. Il n'y en a qu'un. Qui est-il? C'est celui qui, du ciel, fera entendre sa voix à la résurrection des morts. 1 Thess. 4 : 16. Et quelle est la voix que l'on entend lors de cet événement? C'est la voix de notre Seigneur Jésus-Christ. Jean 5 : 28. Prenant ce fait comme base, nous arrivons aux conclusions suivantes: La voix du Fils de Dieu, c'est la voix de l'archange; l'archange est donc le Fils de Dieu. Mais l'archange est Micaël: donc Micaël est le Fils de Dieu. Mais l'expression de Daniel: «Ce grand Chef (ou dans d'autres versions *Prince*) qui tient ferme pour les enfants de ton peuple,» suffit à elle seule pour faire reconnaître Celui dont il est parlé comme le Sauveur des hommes. Il est le Prince de la vie; (Act. 3 : 15) et Dieu l'a élevé pour être le Prince et le Sauveur.» Act. 5 : 31. Il est le grand Prince ou Chef. Il n'a point de supérieur sauf le Père.

Et il tient ferme pour les enfants de son peuple. Il condescend à prendre les serviteurs de Dieu dans ce pauvre état mortel et à les racheter pour en faire les sujets de son futur royaume. Il *s'élève* pour nous. Nous sommes essentiels à ses projets d'avenir, partie inséparable de l'héritage qu'il a racheté; et nous devons être la principale cause de la joie en vue de laquelle Christ endura tous les sacrifices et toutes les souffrances qui ont marqué son intervention en faveur d'une race déchue. O, incomparable honneur! A lui soit rendue une reconnaissance éternelle pour sa condescendance et sa miséricorde envers nous! A lui soient le règne, la puissance et la gloire, aux siècles des siècles!

Nous en venons maintenant à notre seconde question: En quoi consiste l'élévation de Micaël? La clef de cette interprétation nous est fournie par les versets 2 et 3 du chap. 11: «Il y aura [*s'élèvera*, trad. de Lausanne] encore trois rois en Perse» «Un roi puissant se lèvera et il dominera avec une grande puissance.» Il ne peut exister aucun doute quant à la signification de ces expressions dans les exemples que nous venons de citer. Elles signifient prendre le royaume, régner. La même expression, dans le verset que nous considérons, doit avoir la même signification. En ce temps-là, Micaël se lèvera, prendra le royaume en sa main, commencera son règne.

Mais Christ ne règne-t-il point maintenant? Oui, assis avec son Père sur le trône de la domination universelle. Eph. 1 : 20–22; Apoc. 3 : 21. Mais il quittera ce trône ou royaume à la fin de cette dispensation; (1 Cor. 15 : 24) et il commencera alors son règne dont il est parlé dans notre texte, lorsqu'il *se lève* ou qu'il s'empare de son propre royaume, du trône de David son père, promis depuis des siècles, et qu'il établit une domination glorieuse qui n'aura point de fin. Luc 1 : 32, 33.

Il n'est point nécessaire que nous examinions ici tous les événements qui constituent ce changement dans la position de notre Seigneur, ou qui sont inséparables de ce changement. Qu'il nous suffise de dire que les royaumes de ce monde deviendront les royaumes de notre Seigneur et de son Christ,

Il déposera son vêtement sacerdotal pour revêtir les insignes de la royauté. L'œuvre de miséricorde sera achevée et l'épreuve de notre race sera terminée. Alors celui qui sera souillé aura perdu toute espérance d'être purifié, et celui qui sera saint sera hors du danger de tomber. Le sort de chaque humain est décidé, et dès ce moment, jusqu'à ce que les nations terrifiées voient, venant sur les nuées du ciel, la stature majestueuse du Roi auquel elles ont insulté, les nations seront brisées avec un sceptre de fer et mises en pièces comme un vase de potier, par un temps de détresse tel qu'on n'en vit jamais, par une série de jugements sans parallèle dans l'histoire du monde, tout cela couronné par la révélation de notre Seigneur Jésus-Christ, apparaissant du ciel, pour exercer la vengeance avec des flammes de feu contre ceux qui ne connaissent point Dieu, et qui n'obéissent pas à l'Evangile.

De quelle importance ne sont donc pas les événements marqués par l'élévation de Micaël! Et voilà comment Micaël s'élèvera ou prendra possession de son royaume, marquant le commencement de cette période décisive et effrayante de l'histoire du monde qui durera un certain laps de temps avant son retour personnel sur notre terre. Quelle importance extrême n'y a-t-il donc pas à ce que nous ayons une connaissance de sa position, afin de pouvoir suivre le progrès de son œuvre et comprendre quand approchera ce moment saisissant qui terminera son intercession en faveur de l'humanité et fixera notre destinée pour toujours?

Mais comment pouvons-nous arriver à le savoir? Comment arriver à déterminer ce qui se passe dans la profondeur des cieux, dans le sanctuaire céleste? Dieu a eu la bonté de placer entre nos mains les moyens de le connaître. Lorsque certains grands événements auront lieu sur la terre, il nous a dit quels sont les événements qui, synchroniquement, s'accompliront dans le ciel. Par les choses qui se voient, nous apprenons ainsi à connaître celles qui sont invisibles. De même que, par la nature, nous apprenons à connaître le Dieu de la nature, ainsi, par les phénomènes terrestres et les événements du monde, nous pouvons suivre les changements des scènes célestes. Lorsque le roi de l'Aquilon dressera les tentes de sa maison royale entre les mers, vers la montagne glorieuse et sainte, mouvement que nous voyons se préparer peu à peu, alors Micaël, notre Seigneur, se lèvera ou recevra de son Père le royaume, signal de son retour sur la terre. Cela, en d'autres termes, aurait pu être exprimé comme suit: Alors notre Seigneur cessera son œuvre comme notre souverain Sacrificateur et la période d'épreuve de notre race sera terminée. La grande prophétie des 2300 jours nous donne d'une manière définie le commencement de la partie finale de l'œuvre de Christ, dans le sanctuaire céleste. Notre verset nous donne la date par laquelle nous pouvons découvrir approximativement le temps de sa fin.

En même temps que Micaël s'élève, il arrive un temps de détresse tel qu'il n'y en eut jamais. Dans Mat. 24:21, il est parlé d'un temps d'affliction tel qu'il n'y en eut point et qu'il n'y en aura jamais de semblable dans la suite. Cette application, accomplie dans l'oppression et le massacre des enfants de Dieu par le pouvoir papal est déjà passée, tandis que le temps de détresse de Dan. 12:1 est, suivant notre manière de voir, encore à venir. Mais, dira-t-on, comment peut-il y avoir deux temps de détresse à plusieurs années de distance qui soient tous deux plus grands que ceux qui les ont précédés et que ceux qui pourront les suivre? Pour éviter toute difficulté, que l'on note bien soigneusement cette distinction: L'affliction dont il est parlé dans St.-Matthieu est une affliction qui frappe l'Eglise. Christ parle à ses disciples et de ses disciples des temps à venir. C'étaient eux qui devaient se trouver dans cette grande affliction, et c'est pour l'amour d'eux que ces jours devaient être abrégés. Vers. 22. Le temps de détresse dont parle Daniel n'est point un temps de persécution religieuse, mais un temps de calamité nationale. Il n'y a jamais rien eu de semblable depuis qu'il y a eu (non une Eglise, mais) des nations. Ceci frappe le monde. Dans Matthieu il est question du temps qui suivrait cette affliction; car il ne devrait plus y en avoir de semblable frappant le peuple de Dieu dans l'avenir, lorsque celle-là serait passée. Mais dans Daniel, il n'est point question de temps à venir, après la détresse qui est mentionnée; car elle termine l'histoire du monde. Cette détresse comprend les sept plaies d'Apoc. 16, et arrive à son point culminant lorsque le Seigneur Jésus se révèle foulant une route nébuleuse et entouré de flammes de feu pour détruire ses ennemis qui ne voulurent pas qu'il régnât sur eux. Mais tous ceux dont les noms sont inscrits dans le livre—le livre de vie—seront gardés de cette tribulation, car «le salut sera sur la montagne de Sion . . . comme l'Eternel l'a dit, et dans les restes que l'Eternel aura appelés.» Joël 2:32.

U. S.

COMMENT M. J.-W. MORTON, MINISTRE PRESBYTÉRIEN,

EMBRASSA LE SABBAT.

PORT AU PRINCE, (HAITI), *3 janv. 1849.*

IL y a dix jours, je n'avais pas le moindre doute en mon esprit quant à la propriété d'observer le premier jour de la semaine comme le «Sabbat de l'Eternel.» J'avais souvent entendu dire que les Juifs et ceux qui sont infectés de judaïsme avaient l'habitude d'observer le septième jour, mais je n'avais jamais approfondi la question pour me demander s'il était possible qu'un *vrai* chrétien gardât ce que j'avais toujours entendu nommer le *Sabbat juif*. Je considérais comme admis que les apôtres avaient enseigné à la primitive Eglise à observer le premier jour ou *Sabbat chrétien*, et que cette institution formait une partie essentielle du système évangélique, de sorte que mentionner le Sabbat du septième jour, c'était me rappeler ces choses qui avaient été abolies.

Dans ces circonstances, on ne doit point s'étonner que je fusse surpris et même stupéfait d'apprendre, il y a eu dimanche passé huit jours, que le pasteur M. William M. Jones, missionnaire baptiste, récemment arrivé des Etats-Unis, était devenu un défenseur de l'observance du septième jour de la semaine, «suivant le commandement.» Je pus à peine m'empêcher de répandre des larmes, à la pensée qu'un homme que j'avais tellement estimé comme un cher frère en Christ avait abandonné la foi et la pratique de ses premières années, pour embrasser un judaïsme froid et sans vie, et cela même, comme je le supposais alors, sans la moindre autorité tirée des Ecritures.

J'étais à la fois peiné et irrité. «Voilà, pensai-je, je regrettais que frère Jones dût se rendre à Port de Paix; mais depuis qu'il a une croyance aussi étrange, nous pouvons bien nous passer de lui et de tous ceux qui lui ressemblent.» Ce jugement sévère que je prononçais en moi ne provenait pas d'humeur ou de manque de libéralité, mais de la conviction que cet abandon total de la vérité *devait* être accompagné ou promptement suivi d'une multitude d'erreurs grossières. Suivant un arrangement fait par quelques amis personnels, frère Jones devait venir le lendemain chez moi pour discuter ce sujet. Le soir, plein de zèle pour les coutumes de mes ancêtres et confiant dans le plus grand succès de la discussion du lendemain, je m'assis à table pour prendre note des textes de la Bible avec lesquels je pourrais le plus facilement démolir les arguments de mon adversaire. Je ne m'étais jamais opposé au Sabbat. Comme la plupart de mes frères, je pensais que, sous la dispensation évangélique, le quatrième commandement requérait la sanctification du premier jour de la semaine. Il était par conséquent nécessaire de prouver que Christ ou ses apôtres avaient transporté le Sabbat au premier jour de la semaine.

Ce sujet ne m'étant point familier, je pensai que je pourrais trouver dans un de mes livres une liste des textes les plus importants en faveur de ce changement, et cela devait m'épargner la peine de feuilleter tout le Nouveau Testament. Le premier auteur que je consultai fut Turretin. Imaginez ma surprise, en découvrant qu'il ne citait que trois passages comme contenant la principale preuve sur ce sujet. Ces textes sont: Act. 20:7; 1 Cor. 16:1, 2; Apoc. 1:10: Je fus également frappé de voir que le mot *Sabbat* ne se trouve dans aucun de ces textes, pas plus qu'aucun autre terme que l'on puisse considérer comme son synonyme. Je consultai ensuite les ouvrages de notre Eglise et je vis qu'ils ne citaient guère que les mêmes textes pour prouver ce changement. Ainsi, à mon grand étonnement, j'étais abandonné avec ces trois passages, et aucun d'eux n'était aussi clair et aussi direct que je l'avais pensé auparavant.

Pourtant, j'étais convaincu que j'avais la vérité de mon côté, et je m'assurais *qu'un seul verset* suffisait pour prouver une doctrine, si nous sommes sûrs de le bien comprendre et de le bien appliquer. Je ne pouvais que regretter pourtant que les apôtres eussent laissé une vérité d'une si grande importance enveloppée de tant d'obscurité, surtout lorsque l'écrivain inspiré aurait si facilement pu ajouter dans Act. 20:7, après «le premier jour de la semaine», la phrase qualificative: «ceci étant le Sabbat chrétien», et dans Apoc. 1:10, après «le jour du Seigneur», les mots: «ou Sabbat chrétien.» Mais qu'étais-je moi, pour «donner des bornes au Saint d'Israël»? Cette pensée faisait rentrer tout murmure dans un complet silence.

Le lendemain arriva et, avec ce jour, frère Jones et les autres amis. Après avoir parlé de chose et d'autre, la question du Sabbat fut avancée par Mlle H. de Jacquemel. Une discussion amicale de deux ou trois heures s'ensuivit; mais, à ma grande stupéfaction, pendant tout ce temps, je ne pus réussir à *confondre* et encore moins à *convaincre* mon adversaire. Je tirai mon arc en toutes sortes de formes; je disposai mes trois flèches, les seules dont je pusse disposer, de toutes les manières imaginables; mais après avoir entièrement vidé mon carquois, je n'eus que trop la triste preuve que je n'avais pas touché au but. Plus que jamais, je regrettai le sens vague de ces trois textes. Frère Jones parla plus d'une fois d'une manière sentie de l'obligation perpétuelle de la Loi divine, ce que sans doute, en vrai presbytérien, je n'osai pas mettre en doute. Il rappelait aussi d'une manière qui ne me plaisait pas toujours, ces déclarations de notre Sauveur: «Car je vous dis en vérité que jusqu'à ce

que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'à un seul iota et à un seul trait de lettre.» Je pensai qu'il rappelait ce texte plus souvent qu'il n'était nécessaire.

Le même soir, je revis Mlle de J. qui était et est peut-être maintenant dans une grande angoisse à ce sujet. J'essayai de rassurer sa conscience dans l'observance du premier jour, mais plus je m'efforçais de répondre à ses questions d'une manière satisfaisante, plus je regrettais, et profondément, de ne pouvoir faire paraître la chose plus claire. Je n'en pouvais pas être responsable; mais j'avais encore une entière confiance dans ce que j'avais cru et observé.

Je proscrivis entièrement ce sujet de mes pensées jusqu'à vendredi matin où je remarquai sur ma bibliothèque quelques traités sur le Sabbat que m'avait laissés frère Jones. Je me souvins que j'avais promis de lire ces traités et je me dis qu'il vallait autant tenir ma promesse tout de suite que plus tard. La vérité est que je ne comptais ni ne désirais être convaincu de la vérité qu'ils défendaient; mais en les lisant je pourrais prendre connaissance de la manière de voir de mes frères sabbatistes, ce qui ne pouvait pas me nuire.

Je lus d'abord le traité «Le vrai Sabbat, adopté et observé» par Samuel Davison, pasteur. Il renfermait la simple expérience d'un homme qui, comme moi, avait cru autrefois que le premier jour de la semaine était le Sabbat chrétien. Je remarquai dans ce récit une simplicité et une sincérité peu communes. Mais ce qui m'étonna outre mesure, c'est que, pour la première fois de ma vie, j'eus quelques doutes que le premier jour de la semaine fût *plus saint*, de par un décret *de Dieu*, qu'aucun autre jour. Après un moment de réflexion, je ne pus me rappeler un seul passage de la Bible où ce jour soit appelé le Sabbat, ou même un *jour saint*. Je ne pus me rappeler non plus un seul passage où la résurrection de Christ, que je pensais toujours avoir donné occasion au changement de ce jour, soit même mentionnée en rapport avec le premier jour de la semaine, à moins que ce ne fût dans ces passages où les évangélistes en parlent comme fait historique. Je pouvais encore moins trouver dans la Bible entière un ordre de célébrer la résurrection de Christ par la sanctification d'un jour, plutôt qu'aucun jour remarquable de l'histoire de son incarnation, de ses souffrances et de sa gloire. Ainsi, tandis que peu à peu mes trois preuves et naturellement toutes les preuves des Ecritures venaient à me faire défaut, je continuai d'examiner et de lire; et, tandis que tous les pouces de terrain sur lesquels je pouvais poser le pied vacillaient, il est impossible de décrire avec quelle ineffable satisfaction je contemplais la Loi morale, cette seule règle du devoir, immuable parmi les choses créées, comme un monument éternel des attributs de Dieu.

Mais je n'étais pas encore entièrement vaincu. Tout en m'apercevant que la «maison de Saül allait en s'affaiblissant» et que la «maison de David s'avançait et se fortifiait» de plus en plus, je pensai un moment au misérable expédient de «descendre en Egypte pour avoir du secours.» Les Pères, pensai-je, les Pères des premiers âges ont décidé la question en fixant l'interprétation de ces textes disputés et incertains. Pourtant, à peine cette pensée me fut-elle venue que je m'écriai: Veux-tu recourir à la tradition des Pères pour prouver l'abolition d'une ancienne institution et l'établissement d'une nouvelle, lorsque les Ecritures se taisent sur ces deux faits? Veux-tu admettre le témoignage des Pères pour rejeter l'un des commandements de Dieu les plus clairs—une partie de cette loi qui fut écrite par le doigt de Dieu et qui est appelée par prééminence le «Témoignage»?—Non! répliquai-je, avec un frisson involontaire; et je me rappelai immédiatement, tandis que mes yeux se remplissaient de larmes, la déclaration frappante de Celui qui parla comme jamais homme n'a parlé: «Car je vous dis en vérité que jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse, jusqu'a un seul iota et à un seul trait de lettre.» Je compris alors pour la première fois pourquoi j'avais pensé que frère Jones citait ce texte plus souvent qu'il n'était nécessaire.

Mais il y avait une chose qui me troublait. J'avais toujours eu une grande considération pour les réformateurs du XVIme et du XVIIme siècle, et spécialement pour les presbytériens d'Ecosse qui avaient été martyrs. Souvent j'avais déclaré que j'adhérais entièrement à tous les changements de la Réformation et spécialement à ces vérités que les martyrs avaient scellées de leur sang; et je ne pouvais point m'empêcher de me demander si je pourrais abandonner sans effroi un dogme qui fut pratiqué par l'Eglise aux jours les plus purs de la Réformation.

Je ne savais d'abord que dire; mais je découvris bientôt que l'observation du premier jour au lieu du septième n'était pas, strictement parlant, un dogme introduit par la Réformation, car l'église romaine l'avait observé bien avant que l'on pensât à la Réformation. Bien plus, je n'avais jamais lu qu'un seul homme ou une femme ait souffert la mort ou quelque autre forme de persécution en défense du premier jour. Je trouvai également que presque tous les Réformateurs du continent avaient enseigné l'abolition du Sabbat du septième jour, comme une institution cérémonielle, et n'en avaient établi aucune autre, si ce n'est comme affaire de convenance.

Ne trouvant aucune raison hors de la Bible pour laquelle je devais observer le premier jour et non le septième, comme le «Sabbat du Seigneur», je dus revenir à mes trois textes comme ma dernière espérance. Je m'impatientais de voir que les apôtres n'avaient pas «employé une plus grande clarté de langage» à ce sujet; mais de nouveau je réfléchis que les écrivains inspirés avaient dit tout ce que le St.-Esprit leur avait ordonné de dire.

C'était encore un vendredi un peu avant midi. En deux heures de temps, toute une transformation s'était opérée en moi. La lutte fut des plus pénibles et j'éprouvai dans tout cela, une démonstration pratique de cette vérité que la «Parole de Dieu est vivante et efficace.» Mais d'autre part, «quand une femme accouche, elle a des douleurs, parce que son terme est venu; mais dès qu'elle est accouchée d'un enfant, elle ne se souvient plus de son travail, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde», ainsi, ayant obtenu jusque là l'aide de Dieu, et étant convaincu que je suis plus disposé que jamais à marcher dans tous les commandements du Seigneur, je puis dire véritablement qu'aucune considération mondaine ne pourra plus m'engager à marcher sciemment dans la tradition des anciens.

Dès ce moment, mon désir et celui de ma petite famille fut d'être trouvés observant le même jour de repos que celui qui avait été honoré par tous ceux dont les exemples ont été proposés à notre imitation dans la Bible. Par Jéhovah lui-même qui le sanctifia et le fit pour l'homme; par Adam, Hénoc et Noé; par Abraham, Isaac et Jacob et les douze patriarches; par Moïse, Aaron et les dizaines de mille de ces presbytériens qui l'observèrent dans le désert; par Samuel, David et une armée d'autres prophètes; par le divin Médiateur, le Seigneur du Sabbat; par les apôtres de notre Seigneur et la primitive Eglise établie et édifiée par eux: qui tous, ayant achevé leur course avec joie, reposent dans la tombe, dans l'attente d'entrer dans leur céleste repos dont le Sabbat du septième jour est un vivant emblême. En vérité, nous sommes précédés «d'une grande nuée de témoins.» «J'ai adhéré à tes témoignages, ô Eternel, ne me fais point rougir de honte.»—*Sabbath Memorial*, de Londres.

Tempérance

Et je mis devant les enfants de la maison des Récabites des gobelets pleins de vin, et des tasses, et je leur dis: Buvez du vin. Et ils répondirent: NOUS NE BOIRONS POINT DE VIN. Jér. 35:5, 6.

POURQUOI JE SUIS ABSTINENT.

PAR LE RÉV. W. MOISTER.

N'AYANT jamais eu le malheur d'être adonné à l'usage des boissons fortes, ni d'avoir eu occasion d'être placé sous son charme fatal on m'a souvent demandé comment il se faisait que je sois parvenu à adopter les principes et la pratique de l'abstinence de toute liqueur enivrante. C'est une question directe à laquelle je me propose de répondre en toute bonne foi et simplicité, et aussi complétement que me le permettra l'espace limité dont je dispose. S'il est demandé au vrai chrétien «d'être toujours prêt à répondre pour sa défense avec douceur et respect à tous ceux qui lui demandent raison de son espérance», de même un vrai partisan de l'abstinence doit être prêt à donner de bonnes et solides raisons de sa conduite à cet égard et à montrer pourquoi il a adopté cette manière d'agir qu'il croit être bonne à suivre. Mes raisons principales sont les suivantes:

1° Je m'abstiens de l'usage de toute boisson enivrante parce que j'ai été profondément et péniblement impressionné par les maux résultant de l'habitude de boire à notre époque. Il n'est sans doute pas nécessaire de prouver l'existence de ces habitudes, ni de donner des exemples des maux auxquels je fais allusion, en faisant appel aux faits. Chacun sait comment les liqueurs enivrantes sont communément employées comme boissons dans les fêtes, les réunions d'amis, dans les contrats, les mariages, les fêtes chrétiennes et dans les repas funèbres même, pour ne rien dire d'autres occasions qu'on pourrait mentionner et des habitudes de boire en secret chez soi, pratique qui, on a des raisons de le craindre, est celle de bien des personnes. Cet usage commun de boissons enivrantes en fait naître le goût et la passion principalement parmi les jeunes gens qui sont bientôt disposés à en faire un usage excessif et immodéré. Puis vient une suite de maux auxquels on ne peut penser sans frémir. La santé est gâtée; les affaires négligées, l'argent dépensé; puis on entre dans une conduite de plus en plus dégradée qui en conduit des milliers dans le besoin, dans la misère et dans la ruine. Oui, le libre usage des liqueurs enivrantes devient la source féconde de la pauvreté, de la maladie, de la folie et du crime; et une grande partie des péchés et des misères qui affligent notre contrée, sont le résultat direct ou indirect de l'amour des boissons fortes. En vue de ces faits effrayants, dont

personne ne disputera l'existence, j'en suis venu à me demander comment je pourrais éloigner de notre pays cet opprobre national et diminuer ou détruire cette malédiction qui ravage notre contrée.

2° Comme chrétien, je m'en abstiens pour donner l'exemple et pour témoigner hautement et individuellement contre des usages qui mènent aux maux que j'ai nommés. Je sais que l'influence de l'exemple est parfois très-grande, très-puissante et très-étendue et je ne veux point qu'un ivrogne puisse me désigner jamais, même comme un buveur modéré, et qu'il puisse dire qu'il se croyait à l'abri du mal en suivant mon exemple, mais que, n'ayant pas le courage ou la force de volonté que je possédais, il avait fait un pas de plus, avait été vaincu et lancé dans l'abîme. Je voudrais plutôt qu'il m'imitât comme complet abstinent et s'éloignât par là autant que possible du danger. Je frémis à la seule idée d'être associé directement ou indirectement à un système qui amène tant de misère sur l'humanité. Par mon exemple d'une abstinence totale, par mon influence et mes efforts dans la cause de la Tempérance, j'ai, avec la bénédiction de Dieu, amené plusieurs personnes à la sobriété, à la vérité et à la justice; et, au nom et avec la force du Seigneur, j'espère en amener encore plusieurs.

3° Je suis abstinent parce que je crois que les boissons fortes sont la plus grande barrière et le plus grand empêchement à la propagation de l'Evangile et au bonheur de l'humanité. L'Evangile de Christ est sans nul doute le souverain et tout-puissant remède à toutes les souffrances morales qui affligent notre race, lorsqu'il est appliqué au cœur et à la conscience des hommes pécheurs. Par son pouvoir régénérateur et sanctifiant, il guérit chaque blessure, dissipe tout chagrin, suffit à chaque besoin et satisfait tous les désirs de l'âme repentante et croyante. Mais, malheureusement, cet antidote infaillible contre les maux de l'humanité est souvent gêné dans son action et même, dans bien des cas, entièrement paralysé par la maudite boisson. Combien n'y en a-t-il pas qui sont éloignés de la maison de Dieu et empêchés d'aller écouter sa Parole, parce qu'ils se sont laissés aller à l'usage immodéré de la boisson la veille ou le matin même du jour du repos! Et combien plus encore n'y en a-t-il pas qui se présentent dans les assemblées de culte qui sont incapables d'entendre la Parole avec fruit, par l'influence abrutissante de la coupe enivrante à laquelle ils se sont adonnés auparavant, pour ne rien dire de l'argent ainsi dépensé et qui aurait pu et aurait dû être employé à la propagation de l'Evangile! Cette barrière d'intempérance doit être enlevée afin de laisser la lumière de l'Evangile pénétrer les âmes obscurcies et afin de permettre au glorieux Evangile du Dieu saint de produire ses effets légitimes sur les cœurs et les consciences des hommes.

4° Je suis abstinent parce que je crois que l'abstinence totale est non-seulement compatible avec la santé, la force et le bien-être corporel, mais qu'elle y conduit réellement. Je n'entrerai ici dans aucune discussion physiologique de la question; je me limiterai à un simple témoignage. Après avoir étudié soigneusement le sujet sous toutes ses faces, je suis demeuré parfaitement convaincu que les liqueurs fortes, le vin, le rhum, la bière et toutes les autres boissons du même genre, sont non-seulement parfaitement inutiles aux personnes qui jouissent d'une bonne santé, mais généralement nuisibles. De plus, je regarde l'alcool, qui est le principe excitant ou enivrant de toutes ces liqueurs, comme un poison et comme nuisible à la constitution dans la proportion même de la quantité absorbée. Il ressort de là que l'abstinence totale est une influence préservatrice contre ces maux et tend à favoriser la santé du corps et le bien-être de l'individu. Et permettez-moi de dire ici en quelques mots le résultat de mon expérience. J'ai essayé l'abstinence totale non point pendant quelques semaines ou quelques mois, mais pendant plus de quarante ans, et cela dans des climats très-insalubres et dans des circonstances difficiles, étant assujetti à des travaux pénibles. L'abstinence est sortie triomphante de cette épreuve. J'attribue, après Dieu, le bon état de ma santé et celle de ma famille au fait que nous avons, dès notre jeune âge, adopté les principes de l'abstinence totale.

5° Je suis abstinent parce que je regarde l'abstinence totale comme favorable à la tranquillité de l'esprit, à la force mentale et aux progrès dans la vie spirituelle. L'alcool agit extraordinairement sur le cerveau et sur tout le système nerveux; il produit une excitation surnaturelle et, absorbé sans retenue, il engendre un affaiblissement physique et la folie. Ils se comptent par milliers ceux qui se sont livrés à cet ennemi impitoyable et tyrannique, que l'on nomme la boisson, jusqu'à ce qu'il se soit attaqué à leur raison, qu'elle ait chancelé et que finalement elle soit tombée de son trône, ne laissant d'une créature faite à l'image de Dieu, que la repoussante écorce d'un imbécile. L'abstinence totale, au contraire, laisse l'esprit calme, paisible et serein. Les facultés de la raison sont plus actives et plus vigoureuses, et l'esprit est mieux disposé à la méditation, à la prière et à la lecture des saintes Ecritures, et aux autres exercices spirituels, propres à augmenter la communion et les rapports avec Dieu et à conduire à la sainteté.

6° Je m'abstiens parce que l'abstinence totale tend à l'économie dans les dépenses et procure plus de moyens pour faire le bien. Ceci peut paraître une faible raison à l'idée de quelques personnes, et pourtant ce n'est point un chef à dédaigner, si nous voulons considérer la chose telle qu'elle est. Ne sommes-nous pas tous des économes du Seigneur et responsables envers lui de l'usage et de l'abus des talents qu'il a confiés à nos soins? Que nous y pensions ou non, nous aurons certainement à répondre devant Dieu de la manière dont nous aurons fait usage de notre santé, de notre influence, de notre temps et de notre argent, durant notre séjour ici-bas. Le Maître qui nous a confié ces estimables bienfaits en nous disant de les garder jusqu'à ce qu'il vienne, nous appellera bientôt à en rendre compte. «Rends compte de ton administration; car tu ne pourras plus à l'avenir administrer mon bien.» En ce jour solennel, quelle réponse donnerons-nous au Seigneur du ciel et de la terre? Quant à moi, je n'aimerais pas à devoir confesser avec honte et confusion que j'ai dépensé mes biens pour satisfaire inutilement mes appétits. Je voudrais être plutôt au nombre de ceux qui auront renoncé à eux-mêmes, qui auront pris leur croix et suivi Christ; qui auront soulagé les pauvres et ceux qui étaient dans la nécessité, les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et aidé à envoyer l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. Voilà pourquoi je m'abstiens de l'usage de toute sorte de boissons enivrantes, aussi bien que d'autres choses inutiles, et je puis dire en toute liberté que j'ai pu faire beaucoup plus de bien de cette manière que je n'en aurais pu accomplir autrement.

7° Je m'abstiens parce que je crois que Dieu a justement droit à tout ce que j'ai, à tout ce que je suis et à tout ce que je puis faire pour honorer son nom et travailler à sa gloire. Je me souviens qu'il est mon Créateur et mon Rédempteur, que je ne m'appartiens point, «ayant été racheté à un grand prix» et que c'est mon devoir comme mon privilége de glorifier Dieu dans mon corps et dans mon esprit qui lui appartiennent. Je sais qui a dit: «Soit donc que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu»; et avec la conviction que j'ai maintenant, je ne puis faire usage de boissons si coûteuses que je crois être toujours inutiles et souvent nuisibles et demeurer conséquent avec le sentiment actuel que j'ai de mes devoirs envers mon Seigneur et Maître. Je veux plutôt enlever tous les empêchements qui sont sur mon chemin et être entièrement consacré au service du Seigneur, résolu à vivre et à travailler pour Dieu et pour le ciel, et dire du fond de mon cœur: Puissé-je, ô mon Dieu, ne vivre qu'à ta gloire; sanctifie toutes mes actions, consacre-toi mes paroles et mes pensées et prends-moi à ton service; tu as droit à tout ce que j'ai, à tout ce que je suis.

8° Je suis abstinent parce que j'ai l'assurance que c'est une voie de sûreté et de bonheur, et que sur elle il y a plus de chance de trouver le ciel. Je sais qu'il y a bien d'autres causes de dangers spirituels outre les boissons fortes, mais je crois que c'est l'empêchement le plus puissant et le plus grave aux progrès de la vraie religion dans l'Eglise et dans le monde, et que c'est en même temps la cause de beaucoup d'autres dangers. Plusieurs exemples terribles de chutes morales et d'éloignement de Dieu à cause de l'amour des boissons fortes, de la part des ministres et des membres d'églises sont arrivés à ma connaissance personnelle dans le cours de ma longue expérience dans plusieurs pays; à la vue de ces exemples effrayants de naufrage de la foi et de la conscience, et au souvenir de beaucoup d'autres dont j'ai entendu parler, cette parole de l'apôtre me vient en mémoire: «Que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe!» Si j'employais des boissons enivrantes quelconques, je pourrais, tout aussi bien qu'un autre, tomber victime de leur charme irrésistible, nuire à la cause de la religion et perdre mon âme; mais si je m'abstiens soigneusement et avec persévérance d'en faire usage, je serai en sûreté et préservé au moins de ce danger. Si je fais bon usage des moyens de grâce dont je suis favorisé, et si j'évite soigneusement toute tentation mauvaise, je puis, par la miséricorde de Dieu qui abonde en Jésus-Christ, être admis à la fin, à ce «repos qui reste pour le peuple de Dieu.»

En vue de ces faits, pour n'en pas mentionner davantage aujourd'hui, et considérant que la Bible ne condamne jamais l'abstinence totale, mais qu'au contraire, elle en parle souvent dans les termes les plus louangeux, je continuerai à m'abstenir de toutes les boissons enivrantes et je ferai tous mes efforts pour en engager d'autres à faire de même.

—«Jamais il n'alla à son travail le matin sans être d'abord entré dans son cabinet pour se mettre en communion secrète avec Dieu. Il aurait pu n'avoir point le temps de déjeûner, mais il avait toujours du temps pour la prière secrète.» Telles sont les paroles qu'un pasteur prononçait aux funérailles d'un homme d'affaires très-occupé, dont la vie avait été extraordinairement dévouée et utile.

Ecole du Sabbat.

LEÇONS SUR LE LIVRE DES ACTES.

LEÇON I.

LA DESCENTE DU ST.-ESPRIT.

1. QUELLE promesse les apôtres reçurent-ils des deux anges lorsque, émerveillés, ils avaient les yeux arrêtés sur leur Maître qui montait au ciel? Act. 1 : 11.
2. Que signifient les mots: „De la même manière?“ Voyez note 1.
3. Où les disciples s'en allèrent-ils après le départ de leur Maître? Vers. 12.
4. Quelles promesses et quelles instructions Jésus leur avait-il données touchant ce qu'ils avaient à faire après son départ? Jean 14 : 16, 17, 26; 15 : 26; 16 : 7; Luc 24 : 49.
5. Comment employèrent-ils ce temps d'attente? Vers. 14. Voyez note 2.
6. Qui était là, à part les apôtres? Vers. 14. Voyez note 3.
7. Que firent-ils afin d'être mieux préparés à l'œuvre du Seigneur, lorsque le temps de la commencer viendrait?—Ils cherchèrent à remplir la place laissée vacante par la mort de Judas.
8. Au nombre de combien étaient-ils assemblés lorsque Pierre se leva pour leur proposer le remplacement de Judas? Vers. 15. Voyez note 4.
9. Que rappela-t-il d'abord? Vers. 16–19.
10. Comment St.-Matthieu rapporte-t-il les circonstances de la mort de Juda? Mat. 27 : 3-5. Voyez note 5.
11. Quelles sont les Ecritures que Pierre rappelle comme devant être accomplies par la résolution qu'ils allaient prendre? Ps. 69 : 25; 109 : 8.
12. Quelle sorte de personnes pensait-il que l'on devait choisir pour remplir la place que Judas avait occupée? Vers. 21, 22.
13. Quelles sont les deux personnes qu'ils trouvèrent remplissant les conditions requises?
14. S'en remirent-ils entièrement au sort pour décider lequel des deux devait être choisi? Vers. 24.
15. Qui est-ce qui fut choisi? Vers. 26.
16. Quelles sont les choses merveilleuses qui arrivèrent soudainement, comme ils étaient assemblés le jour de la Pentecôte? Act. 2 : 1-3.
17. Quels dons remarquables les apôtres reçurent-ils? Vers. 4.
18. Quel effet la nouvelle des choses qui étaient arrivées produisit-elle? Vers. 6.
19. Qu'est-ce qui surprit extrêmement ceux qui vinrent les entendre? Vers. 7, 8.
20. Qui était en ce moment-là à Jérusalem? Vers. 5, 9-11.
21. De quoi les croyants parlaient-ils? Vers. 11, 22.
22. De quoi quelques-uns les accusaient-ils? Vers. 13.
23. Comment Pierre réfuta-t-il cette accusation? Vers. 14, 15. Voyez note 6.
24. A qui attribua-t-il ces remarquables manifestations? Vers. 16, 17.
25. Quel signe Pierre dit-il devoir annoncer la venue de Christ? Vers. 19, 20.
26. Qui pourra subsiser en ce jour? Vers. 21.

LEÇON II.

DISCOURS DE PIERRE, LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

1. SUR quel sujet Pierre et Jean parlaient-ils, à la fin de notre première leçon?
2. De quoi Pierre parla-t-il ensuite au peuple? Act. 2 : 22.
3. Comment dit-il que Jésus avait été approuvé de Dieu?
4. Comment en appelle-t-il au témoignage de ses auditeurs? Vers. 22.
5. De quoi les accuse-t-il? Vers. 23.
6. Comment les Juifs eurent-ils le pouvoir de faire mourir Jésus? Vers. 23. Voyez note 1.
7. Par quelle puissance Christ fut-il ressuscité? Vers. 24.
8. Quelle prophétie Pierre cite-t-il? Vers. 25–28.
9. Pourquoi s'en rapporte-t-il à David, au lieu de s'appuyer sur la vie et les enseignements de Christ? Voyez note 2.
10. De qui Pierre dit-il que parlait David? Vers. 31.
11. Comment Pierre prouve-t-il que Christ est ressuscité des morts? Vers. 32.
12. A qui attribue-t-il l'envoi du St.-Esprit et le don des langues? Vers. 33.
13. Comment Pierre prouve-t-il que les paroles de David s'appliquaient à Christ et non à lui-même? Vers. 34.
14. Où devons-nous conclure qu'était David, s'il n'était pas ressuscité alors?
15. Que dit prophétiquement David de l'exaltation de Christ? Vers. 34.
16. Comment Pierre parle-t-il de l'accomplissement de cette prophétie en Jésus de Nazareth?
17. Comment le peuple en fut-il affecté? Voyez note 3.
18. Quelle fut, dans le discours de Pierre, la grande vérité qui émut ses auditeurs?—L'évidence que Christ était le Messie, comme le prouvait sa résurrection.
19. Pourquoi cela les émut-il si profondément? —Parce qu'ils étaient coupables de sa mort.
20. Fut-ce l'effet de ces seules vérités qui les affecta à un tel point?—Sans doute que le St-Esprit agissait sur leur conscience et appliquait ces vérités à leur cœur.
21. Quelle question firent-ils? Vers. 37.
22. Quelle instruction Pierre leur donna-t-il? Vers. 38. Voyez note 4.
23. De quelle précieuse promesse leur parla-t-il? Vers. 39. Voir note 5.
24. Que firent ceux qui reçurent la Parole? Vers. 41-43.
25. Comment pouvons-nous savoir que le St.-Esprit demeura avec les apôtres? Vers. 43.
26. Quelle preuve d'amour fraternel les croyants donnèrent-ils? Vers. 44, 45.
27. Les fruits de l'Esprit de Dieu cessèrent-ils avec le jour de la Pentecôte? Vers. 47.

NOTES SUR LA LEÇON I.

1. **«De la même manière.»** Jésus avait été avec ses disciples corporellement et d'une manière tangible, c'est-à-dire en chair et en os, pendant trois ans et demi. Ils l'avaient vu monter vers le ciel, emporté par une nuée, dans une nature tout à fait semblable. Vers. 9. Il reviendra de la même manière, tangible et corporelle, et assis sur une nuée blanche. Son départ fut vu de tous ceux qui étaient présents; son retour, de même, s'effectuera à la vue de toute l'humanité. Mat. 24 : 30; Marc 13 : 26; Apoc. 1 : 7.

2. **«Ils persévéraient dans la prière et dans l'oraison.»** Christ avait promis de leur envoyer bientôt le St.-Esprit. Sa promesse n'était point donnée pour leur faire abandonner la prière; mais pour l'exciter et l'encourager. Dieu veut qu'on l'invoque pour les grâces qu'il a promises; et plus l'accomplissement de la promesse est proche, plus nos prières doivent être ardentes. Les disciples ne passaient point leur temps à attendre paresseusement le St.-Esprit promis, mais ils priaient Dieu avec instance. La prière au nom de Jésus leur était une chose toute nouvelle. Elle était revêtue d'un intérêt nouveau et plus profond, étant devenue un moyen de communiquer avec leur Seigneur qui était monté au ciel.

3. **«Avec les femmes.»** Les femmes n'étaient point admises dans les temples juifs à prier avec les hommes, mais elles avaient leur propre cour, nommée la «cour des femmes.» Entre les changements silencieux accomplis par le christianisme dans la société, il n'y en a point de plus frappant que le changement qu'il a apporté dans la position occupée par la femme.—*Schaff.*

4. **«Pierre se leva.»** Il n'était point nécessaire que ce temps d'attente se passât dans l'inaction. Ils avaient bien des choses à faire; ils s'occupèrent, entr'autres, à remplacer Judas. Il n'y a jamais de moment où le chrétien ait réellement besoin d'être oisif. L'œuvre la plus grande s'accomplit parfois dans des temps où l'on semble être forcé à l'inaction.

5. **«Il s'est précipité.»** Matthieu n'en parle pas, et Luc ne dit pas que Judas se soit pendu. Il est probable que la corde avec laquelle il se pendit se rompit et qu'étant tombé, son corps fut mis en pièces.

6. **«Il n'est encore que la troisième heure,»** ou neuf heures du matin, l'heure de la prière du matin. Dans les occasions solennelles, les Juifs ne mangeaient pas avant que cette heure fût passée. Les hommes les plus intempérants même, n'auraient pas voulu boire avant cette heure.

NOTE.—Pour plus de détails, nous renvoyons l'élève à l'article intitulé: «Le retour des disciples à Jérusalem.»

NOTES SUR LA LEÇON II.

1. Vers. 23. **«Par la volonté déterminée et selon la prescience de Dieu.»** La mort de Christ ne fut pas simplement l'œuvre de l'homme. Elle faisait partie du plan de Dieu et arriva ensuite de son propre dessein. Les prophéties de l'Ancien Testament avaient décrit dans tous ses détails la tragédie du Calvaire. Esa. 52 : 13–15; 53; Zach. 11 : 12; 12 : 10; 13 : 7.

2. V. 29. **«Je puis bien vous dire avec assurance, concernant le patriarche David.»** Christ était encore regardé par plusieurs comme un imposteur. Mais David, comme leur bien-aimé roi, prophète et patriarche. était profondément vénéré parmi les Juifs, C'est pourquoi Pierre va puiser sa première preuve dans la prophétie de David, puis l'appliquant à Christ (vers. 30, 31), il conclut en faisant appel à ses auditeurs, comme témoins de la résurrection. Vers. 32. En le ressuscitant des morts, Dieu lui avait ouvert le «chemin de la vie» et maintenant il est à la droite du Père, rempli de «joie» par la contemplation du Père. Christ accomplissait sa promesse à ses disciples en répandant «ce que vous voyez et que vous entendez maintenant.»

3. V. 37. **«Ils furent touchés de componction en leurs cœurs.»** Dans la prophétie que Pierre citait, David parlait surtout de la résurrection de Christ; mais il le faisait dans des expressions qui n'avaient pas attiré l'attention du peuple dont beaucoup, semblables aux hommes de nos jours, se contentaient de recevoir sans discuter les explications de l'Ecriture que leur donnaient ceux qui leur enseignaient la religion. Pierre, sous l'impulsion de sa récente onction du St.-Esprit, saisit aussitôt cette vérité et la présente dans toute sa force aux esprits de ses auditeurs, tandis que le St.-Esprit les poussait à l'accepter dans ce qu'elle avait de pratique pour leurs cœurs et leur vie. Qu'un homme qui avait été mis dans le sépulcre ne devait pas sentir la corruption mais devait être ressuscité des morts, et non-seulement être rendu à la vie, mais devait occuper une place glorieuse à la droite du Père, c'était là une vérité que les Juifs avaient de la peine à comprendre, même au moyen de la prophétie de David; mais la réalité venait de s'accomplir au milieu d'eux —l'accomplissement de la prophétie de David et la preuve que Jésus était réellement le Messie. Et cet homme était celui même qu'ils avaient crucifié! Quoi d'étonnant qu'ils fussent touchés de componction en leurs cœurs?

4. V. 38. **«Convertissez-vous.»** Le mot grec ne signifie pas une simple attrition sur son péché, mais un changement d'esprit et de desseins.

5. V. 39. **«Autant que le Seigneur notre Dieu en appellera.»** A autant qu'il y en aura qui entendront l'appel par la prédication de l'Evangile. Le mot *appellera*, dans l'original ne signifie pas «désigner», «choisir», mais sommer, comme par la voix d'un héraut.

LE RETOUR DES DISCIPLES A JÉRUSALEM.

PAR MME. E.-G. WHITE.

LES disciples retournèrent à Jérusalem, non point dans la tristesse, mais pleins de joie. Ce qu'il y avait de plus précieux pour eux dans l'ascension de Jésus, c'était qu'il était remonté au ciel dans la forme tangible de leur divin Maître. Ce même Jésus, qui avait marché, parlé et prié avec eux,

qui avait rompu le pain avec eux, qui avait passé le lac avec eux sur leurs bateaux, qui s'était retiré avec eux dans les lieux déserts et qui, ce même jour, avait gravi la montagne des Oliviers—était monté au ciel, revêtu de notre humanité. Et les messagers célestes leur avaient assuré que ce même Jésus, qu'ils venaient de voir monter au ciel, en reviendrait de la même manière qu'ils l'avaient vu monter. Cette assurance a toujours été, et sera jusqu'à la fin des temps l'espérance et la joie de tous ceux qui aiment véritablement Christ.

Non-seulement les disciples virent leur Seigneur monter au ciel, mais les anges leur avaient assuré qu'il allait occuper le trône de son Père dans les cieux. Le dernier souvenir que les disciples devaient avoir de leur Seigneur était le souvenir d'un Ami compatissant, d'un Rédempteur glorieux. Moïse dut voiler sa face pour cacher la gloire de la loi qu'il réfléchissait, et la gloire de l'ascension de Christ fut voilée aux yeux des humains. Des yeux mortels ne devaient pas contempler l'éclat de l'escorte qui vint de la part de Dieu lui souhaiter la bienvenue, ni son entrée triomphale dans les régions célestes, à travers les glorieuses portes du ciel.

Ils ne devaient point être tellement pénétrés des gloires célestes, qu'ils perdissent de vue la vie de Christ sur la terre, vie qu'ils devaient eux-mêmes imiter. Ils devaient conserver distinctement dans leur esprit le souvenir de sa vie, belle et majestueuse, de l'harmonie parfaite de ses attributs et de la mystérieuse union de sa nature divine et humaine. Il valait mieux que les relations terrestres des disciples avec le Sauveur finissent de la manière solennelle, tranquille et sublime dont elles s'achevèrent. Son ascension visible fut d'accord avec sa vie humble et paisible.

Ils retournèrent à Jérusalem pleins de joie non point parce qu'ils étaient privés de leur Maître, car c'était pour eux personnellement une cause de chagrin et non de joie. Mais Jésus avait assuré qu'il leur enverrait le Consolateur qui remplacerait auprès d'eux sa présence visible. Il leur avait dit: «Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que j'ai dit: Je m'en vais à mon Père.» Ils se réjouissaient parce que Jésus était mort et ressuscité pour le salut de l'homme; il avait répondu aux exigences de la loi et était devenu un parfait sacrifice pour l'homme; il était monté au ciel pour continuer l'œuvre de propitiation commencée sur la terre. Il était l'avocat de l'homme, son intercesseur auprès du Père.

Nous n'avons pas le penchant d'associer la gloire céleste et l'autorité du juge avec le renoncement, la patience, l'amour et l'esprit de miséricorde qui distinguait la vie de Christ; pourtant ces attributs rendirent le Sauveur digne de sa position élevée. Les qualités de caractère qu'il développa sur la terre rendirent son élévation en gloire d'autant plus grande. Ses triomphes furent obtenus par l'amour et non par la force. En venant à Christ, le pécheur consent à être élevé au plus noble idéal que l'homme puisse avoir.

Lorsque les disciples retournèrent à Jérusalem, les gens s'attendaient à les voir tristes, confus et abattus; mais ils remarquèrent au contraire sur leurs visages une expression de bonheur, un air de triomphe. Ils n'avaient point à se lamenter sur des espérances déçues, mais ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu. Les sacrificateurs et les principaux du peuple ne comprenaient rien à ce mystère. Après les événements décourageants du jugement, de la condamnation et de la mort ignominieuse de leur Maître, on supposait que les disciples seraient abattus et confus; mais ils se montraient alors l'esprit joyeux et le visage rayonnant d'une espérance toute céleste.

Ils racontaient l'histoire merveilleuse de la glorieuse résurrection et de l'ascension de Christ, et un grand nombre de personnes croyaient à leurs paroles. Les disciples n'eurent plus une crainte vague de l'avenir; ils savaient que Jésus était au ciel, que son amour était inébranlable; qu'il comprenait les souffrances des hommes et entendait les prières des siens; qu'il offrait auprès de Dieu les mérites de son propre sang précieux montrant ses mains et ses pieds percés en souvenir du prix qu'il avait payé pour ses rachetés. Ils savaient qu'il reviendrait, ayant pour escorte les armées du ciel, et ils regardaient cet événement non comme une calamité effrayante, mais comme une occasion de joie ineffable qu'ils devaient hâter par leurs vœux les plus ardents. Ils savaient qu'il reparaîtrait sur le mont des Oliviers, tandis que les Alléluia des Hébreux se mêleraient aux Hosannas des Gentils, et que des myriades de voix s'uniraient dans l'acclamation incomparable: «Qu'il soit nommé le Roi de l'univers!» Ils savaient qu'il était monté au ciel pour préparer des places à ses enfants obéissants, et qu'il reviendrait et les prendrait auprès de lui.

Les disciples racontaient avec joie à leurs frères comment leur Seigneur était monté au ciel. Ils sentaient qu'ils avaient un ami sur le trône de Dieu et étaient empressés d'adresser leurs requêtes au Père, au nom de Jésus. Ils se réunissaient dans une crainte solennelle et priaient en se répétant les uns aux autres l'assurance de Jésus: «Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie.» Durant les dix jours qui suivirent son ascension, ils employèrent leur temps à prier et à louer Dieu, attendant la descente du St.-Esprit. Leur foi s'élevait de plus en plus par ce puissant argument: C'est ce Jésus «qui est mort, et qui, de plus, est ressuscité; qui est aussi à la droite de Dieu, et qui intercède même pour nous.»

«Le mystère de piété est grand; Dieu a été manifesté en chair, justifié par l'Esprit, vu des anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, et élevé dans la gloire.» Le Sauveur vint au monde, extérieurement fils de David, sans manifester l'entière signification de son caractère. Son esprit était soumis à cette discipline et à cette expérience par lesquelles l'homme doit passer en quelque mesure. Sa divinité était voilée par son humanité. Il avait en lui ses attributs tout-puissants qui lui étaient propres, comme étant égal à Dieu. Parfois sa divinité éclatait avec une puissance si étonnante que tous ceux qui étaient capables de discerner les choses spirituelles le déclaraient Fils de Dieu.

Christ s'exila sur la terre afin de mettre la lumière céleste à la portée de l'humanité. Les Juifs ne comprirent point la double nature de Christ; et comme il ne s'empara pas du pouvoir temporel et royal, et ne monta point sur le trône de David en soumettant toute autorité étrangère, les principaux des Juifs refusèrent de l'accepter comme Messie. Ils ne pouvaient allier la souffrance, le chagrin et la pauvreté de l'homme avec l'idée qu'ils se faisaient du Messie. Pourtant c'était le seul Sauveur que la Parole de Dieu eût jamais prédit par les prophètes.

Les Juifs ne comprirent point du tout comment Christ unissait la nature humaine et la nature divine et donnait à l'homme un exemple de ce qu'il devait s'efforcer de devenir. Christ était Dieu dans la chair. Comme fils de David, il fut un type parfait de la vraie humanité, faisant courageusement son devoir, et de la plus stricte intégrité, pourtant plein d'amour, de compassion et de tendre sympathie. Dans ses miracles il se révéla comme Seigneur. Lorsque Philippe lui demanda de leur montrer le Père, il leur répondit: «Il y a si longtemps que je suis avec vous et tu ne m'as pas connu! Philippe, celui qui m'a vu a vu mon Père. Comment donc dis-tu, montre-nous le Père?»

Les Juifs s'attendaient continuellement à ce que Dieu se révélerait parmi eux avec éclat, et que par un effet de sa puissance il changerait les sentiments des cœurs et les forcerait à reconnaître sa supériorité, se placerait à la tête du peuple et donnerait satisfaction à leur ambition. Tel étant le cas, lorsque Christ était traité avec mépris, ce devait être pour lui une forte tentation de révéler son caractère divin et de forcer ses persécuteurs à admettre qu'il était Seigneur sur tous les rois, les potentats, les sacrificateurs et le temple. Mais sa pénible tâche était de demeurer au niveau de l'humanité.

Jésus dit dans sa prière d'intercession qu'il avait accompli les conditions qui obligeaient le Père à remplir sa part du contract fait au ciel touchant le salut de l'homme déchu. Il s'écrie: «J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire [c'est-à-dire qu'il avait formé un caractère de justice sur la terre, comme un exemple que devaient suivre les hommes.] Et maintenant, glorifie-moi, toi mon Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'ai eue vers toi, avant que le monde fût fait.» Dans cette prière, il continue à parler de ce qu'est cette œuvre qu'il a accomplie et qui lui valut tous ceux qui croient en son nom. Il évalue cette récompense à un si haut prix qu'il oublie l'angoisse que lui a coûté le rachat de l'homme déchu. Il se déclare glorifié dans ceux qui croient en lui. L'Eglise doit, en son nom, amener à une perfection glorieuse l'œuvre qu'il a commencée; et lorsqu'elle sera finalement rachetée dans le paradis de Dieu, il considérera le travail de son âme et s'en réjouira. Durant toute l'éternité, l'armée des rachetés sera sa principale gloire.

Jésus, la majesté du ciel, s'est abaissé et a été obéissant même jusqu'à la mort de la croix; «c'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom.» Ce puissant Sauveur a promis de revenir et de transporter les siens dans les places qu'il leur a préparées. Pendant qu'il est au ciel, poursuivant son œuvre d'intercession et de propitiation commencée sur la terre, son Eglise, ici-bas, doit donner l'exemple de sa vie et de son caractère. Il a dit: «Celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, il en fera même de plus grandes que celles-ci.» Il a dit encore: «Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom.» «En vérité, en vérité, je vous dis que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donnera.» Lui qui ne considérait point que ce fût une usurpation d'être égal à Dieu, il foula une fois cette terre, portant sur lui nos souffrances et revêtu de notre nature; il fut tenté en toutes choses comme nous le sommes et maintenant il paraît en présence de Dieu comme notre grand souverain Sacrificateur, disposé à accepter la repentance et à répondre aux prières des siens, et par les mérites de sa propre justice, à les présenter à son Père. Il élève à

Dieu ses mains percées et offre en leur faveur son sang expiatoire. Je les ai gravés sur les paumes de mes mains, dit-il; ces blessures commémoratives de mon humiliation et de mes souffrances assurent à mon Eglise les meilleurs dons de la Toute-Puissance.

Quelle source de joie pour les disciples de savoir qu'ils avaient au ciel un tel ami plaidant en leur faveur! L'ascension visible de Christ avait changé toutes les opinions qu'ils avaient du ciel. Auparavant, leurs esprits se représentaient le ciel comme un espace illimité, habité par des esprits immatériels. Mais alors l'idée du ciel s'unissait à la pensée de Jésus-Christ qu'ils avaient aimé et révéré par dessus tout, avec lequel ils avaient conversé et voyagé, avec lequel ils avaient été en relation, même lorsqu'il était dans son corps ressuscité, qui leur avait parlé d'espérance et de consolation et qui, tandis que ses paroles étaient encore dans sa bouche, avait été enlevé de devant leurs yeux, le son de ses dernières paroles tintant encore à leurs oreilles, alors qu'un chariot nébuleux d'anges l'emportait: «Voici, je suis toujours avec vous, jusqu'à la fin du monde.»

Le ciel ne devait plus leur apparaître comme un espace vague, incompréhensible, rempli d'esprits. Ils l'envisageaient dès lors comme leur future demeure, où leur Rédempteur leur préparait des places. Ils priaient avec un intérêt tout nouveau, depuis qu'ils étaient par là en communication avec leur Seigneur. Avec de nouvelles émotions et une ferme confiance que leurs prières seraient exaucées, ils se rassemblaient dans la chambre haute pour offrir leurs adorations et attendre la promesse du Sauveur qui avait dit: «Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.» Ils priaient au nom de Jésus. Ils avaient un Evangile à prêcher: Christ en forme d'homme, d'un homme de douleur, Christ dans l'humiliation, saisi et crucifié par des mains impies; Christ ressuscité et monté au ciel, en la présence de Dieu pour être l'Avocat du pécheur; Christ qui devait revenir avec puissance et grande gloire dans les nuées du ciel, pour prendre à lui ceux dont le cœur est droit et intègre.

HISTOIRES D'ENFANTS HUGUENOTS.

PAR M. HENRI FRÉDÉRIC REDDALL.

LE 15 avril 1589, Henri de Navarre, roi de France accorda aux protestants de son royaume le célèbre édit de Nantes, ainsi nommé, parce qu'il fut premièrement proclamé dans la ville de ce nom. Jusqu'à ce moment, même après l'apparition de la Réformation, les adhérents d'une foi nouvelle et plus pure avaient souffert de continuelles persécutions de la part du clergé catholique, dont la religion était seule reconnue par l'Etat.

Alors il fut pourtant permis aux Protestants ou Huguenots, comme on les nommait en France, de servir Dieu à leur manière, dans tout le royaume. Depuis environ cent ans déjà, quoique plusieurs lois tyranniques eussent été décrétées contre ces Protestants, et quoiqu'ils eussent été victimes d'innombrables cruautés, ils jouissaient d'une liberté plus complète, ce qu'ils n'avaient pas eu depuis les mauvais jours de François I.

Mais l'église de Rome avait vu d'un œil jaloux et colère les concesssions accordées par l'Edit de Nantes. Le pape Clément VIII dans une lettre adressée à Henri IV, disait qu'«un édit qui accordait la liberté de conscience à chacun était la chose la plus maudite qu'on eût jamais faite,» et l'artificieux clergé employa tout son génie malfaisant pour en détruire les dispositions favorables.

On ne doit donc point être étonné de voir qu'à la fin du règne de Louis XIV, de longues années d'oppression aboutirent à ce qu'on appelle la Révocation de l'Edit de Nantes. Ceci arriva le 22 octobre 1685.

D'un trait de plume, tous les priviléges accordés par Henri IV furent anéantis et une fois de plus les terreurs de l'épée et du bûcher poursuivirent les Huguenots.

Il en résulta une persécution sans miséricorde. Pour y échapper, les Huguenots s'enfuirent par milliers de leur pays natal. Un grand nombre réussirent à passer en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et même en Amérique; mais les frontières et les côtes de France furent bientôt surveillées avec une telle vigilance que, peu à peu, il devint presque impossible de quitter le pays. Etre pris signifiait séparation des maris et des femmes, des parents et des enfants, emprisonnement torture et mort. Ni la tendre enfance, ni la vieillesse vénérable n'obtenait grâce.

Je me propose de parler des aventures et des souffrances de quelques petits enfants, pendant cette époque de cruauté.

Dans la ville de Nîmes, vivaient alors un jeune horloger et sa femme. Ils avaient un enfant—une petite fille. Les horreurs de la persécution s'approchaient de la ville de jour en jour. Des amis les avaient précédés au-delà de la mer et ils savaient qu'une vie honorable et heureuse serait leur partage à l'étranger, mais il semblait impossible d'échapper. S'ils se montraient aux portes de la ville avec leur enfant, leur dessein serait découvert et déjoué. Cacher l'enfant était également impossible, car tout ballot de marchandise était rigoureusement visité; il ne pouvait être non plus question de confier l'enfant à un étranger; ni catholique ni protestant n'en eût voulu courir le risque.

A la fin, il leur vint une heureuse idée. Comme le soir approchait, ils donnèrent un narcotique au petit enfant, puis ils l'enveloppèrent dans des manteaux et autres vêtements jusqu'à ce qu'il eut l'air d'être un paquet de chiffons; ils passèrent une corde à l'entour et y attachèrent plusieurs ficelles au bout desquelles était du liége.

L'obscurité étant complète, ils quittèrent en tremblant la maison pour mettre leur plan à exécution. Dans les vieilles villes de ce temps-là, les rues avaient souvent un ruisseau qui coulait au milieu d'elles. A Nîmes, ce ruisseau passait sous la porte et coulait dans la campagne, en dessous de la ville.

En approchant de la poterne qui était déjà fermée pour la nuit, la mère déposa son précieux fardeau au bord du ruisseau, pendant que le père arrangeait les ficelles garnies de liége. Il n'y avait pas beaucoup d'eau, mais pourtant assez pour mouiller l'enfant, et cela pouvait le réveiller. Cela aurait tout gâté, et il est certain qu'ils prièrent que le narcotique tînt leur cher enfant un peu plus longtemps endormi.

Ensuite les parents heurtèrent à la maison du garde et lui demandèrent de leur permettre de sortir de la ville. Le factionnaire les connaissait bien, et il les regarda avec attention; mais voyant que la mère n'avait pas son enfant dans ses bras, il en conclut qu'ils voulaient simplement faire une course dans la campagne; car, pensa-t-il, aucune mère huguenote n'abandonnerait son enfant. Il fit donc jouer la pesante serrure, et les fugitifs passèrent de la lumière projetée par la lanterne du garde, dans l'obscurité.

Ils attendirent près de la muraille que le bruit des pas du garde se fût éloigné. Alors le père courut sur le bord du ruisseau dont l'eau murmurait entre les pierres. Bon! voilà un liége nageant bravement, traînant son bout de ficelle.

—Tire-la doucement, qu'elle ne casse pas, dit la mère à voix basse. Maintenant, Dieu soit loué! l'enfant a passé heureusement sous le portail massif; pas un cri ne lui est échappé, et un moment après, sa mère le pressait sur son sein palpitant de crainte et d'émotion.

Après une marche précipitée à travers la campagne, parents et enfant se trouvèrent à l'abri dans la maison d'un ami. De là, ils purent facilement s'embarquer sur un vaisseau qui attendait des émigrants.

Une autre famille huguenote, composée du père, de la mère, d'une fille, Angèle, âgée de 16 ans, et de deux petits garçons, Edouard et Armand, âgés respectivement de 6 et 4 ans, résolut de fuir loin de leur malheureux pays. C'étaient des gens riches, de sorte qu'ils commencèrent à coudre leur argent et leurs joyaux dans un certain nombre de jaquettes piquées, telles qu'on en portait alors et qu'ils confièrent à des amis de l'autre côté de la mer. Mais au moment même où ils étaient prêts à partir, le père fut arrêté et jeté en prison.

Les membres de sa famille accoururent auprès de lui, mais il les supplia de ne point retarder leur fuite à cause de lui; qu'il les rejoindrait quand de *meilleurs temps* seraient venus. Ils cédèrent à ses prières. La mère se déguisa, s'habillant comme la femme du valet de son mari. Elle put atteindre un port de mer et se procura des places sur un vaisseau pour elle et ses enfants; puis elle se cacha, tandis que le valait retournait chercher les enfants.

La jeune fille se déguisa en paysanne et plaça chacun de ses deux frères, dans un panier, de chaque côté d'un âne. Ensuite elle les couvrit de végétaux et d'autres produits de la ferme à une grande hauteur et partit, le domestique étant à cheval, en avant, dans un costume de paysan.

D'abord ils ne voyagèrent que la nuit; mais comme le temps pressait, ils décidèrent de faire leurs dernières étapes pendant le jour. On recommanda expressément aux enfants de ne point parler et de ne point bouger, quoiqu'il arrivât.

Le dernier jour du voyage, la jeune fille fut effrayée de voir arriver une troupe de cavaliers courant rapidement à leur poursuite. Ils continrent leurs chevaux en arrivant près de l'âne, et ordonnèrent à la jeune fille d'arrêter. «Qu'as-tu dans ce panier?» dit le chef.—Avant qu'Angèle ait pu répondre, un des soldats tira sa longue rapière et l'enfonça dans un des paniers, où était caché le plus jeune des garçons. Elle faillit s'évanouir, mais aucun son ne sortit du panier. Les soldats, pensant qu'il n'y avait rien de suspect, tournèrent bride et partirent au galop dans un nuage de poussière.

A peine étaient-ils hors de vue que la jeune fille prit le panier, rejeta ce qui était par dessus, s'attendant à voir le corps sanglant de son frère. Mais heureusement, quoique couvert de sang, le seul mal qu'il eût était une blessure au bras que sa sœur s'empressa de bander. Le petit héros, caché au fond de son panier, savait que s'il faisait entendre le moindre cri, tous perdraient la vie; aussi supporta-t-il bravement la douleur et demeura-t-il silencieux. Il porta la marque de ce coup d'épée aussi longtemps qu'il vécut.

Ces jeunes réfugiés atteignirent enfin l'Angleterre, mais leur père ne quitta jamais vivant sa prison.

Les Signes des Temps

Le Septième Jour est le Repos de l'Eternel, ton Dieu.

Bale (Suisse), Septembre 1883.

SOMMAIRE.

Articles Variés. PAGE

Secret de la Force de Martin Luther . . . 225
Comment les Etoiles tombèrent au Mois de Septembre 1832, 1833, 1866, 1867, 1868 . . . 226
La Vie Eternelle 227
Comment M. J.-W. Morton Ministre Presbytérien embrassa le Sabbat 234

A la Jeunesse.

Histoire de Jules-César—Sa Jeunesse . . . 229
Vie de John Nelson un des Collaborateurs de John Wesley. 230
Histoire d'Enfants Huguenots. 239

Articles des Rédacteurs.

Pensées Pratiques 232
Comment Christ reviendra-t-il? 232
Pensées Critiques et Pratiques sur le Livre de Daniel—Explication du Chap. XII : 1—Scènes finales 233

Tempérance.

Pourquoi je suis Abstinent 235

Ecole du Sabbat.

Leçons sur le Livre des Actes 237
Le Retour des Disciples à Jérusalem . . . 237

Notes.

La Catastrophe de Java - Avis - Leçons Bibliques - Immortalité Conditionnelle 240

LA CATASTROPHE DE JAVA.

Les éruptions volcaniques de Java dont on a à l'heure qu'il est des détails, comptent parmi les plus étendues et les plus désastreuses qui aient jamais eu lieu. Toute l'île de Java, qui est une possession hollandaise, est de formation volcanique. Toute la côte sud, sur une longueur de 700 milles, n'a que deux ports, et ceux de la côte nord sont peu propres à y jeter l'ancre, parce que la mer y est haute et les vents d'une grande violence. Une chaîne de volcans s'étend sur toute la longueur de l'île qui a 666 milles. Parmi les pics nombreux qu'on y remarque, 40 à 45 sont des volcans en activité, presque constamment en éruption et qui ont souvent causé de grands dommages et fait périr des milliers de personnes. Ces pics ont de quatre à douze mille pieds de hauteur, et le Gounang, dont le cratère a quatre milles de diamètre, est le second cratère du monde; il vient immédiatement après celui du Kilauea dans les îles Sandwich; il a une hauteur de 8,000 pieds.

C'est le 25 août que les premiers signes de l'éruption du volcan de Cracatao ont été apparents. On entendait des grondements souterrains à Suraperta et à Batavia. Cracatao est situé dans le détroit de la Sonde, qui sépare Java de Sumatra, à une distance de 15 milles de Java. Mais les grondements ont été entendus même à Batavia qui en est éloignée de 45 milles. On ne s'en inquiéta pas tout d'abord, mais peu après, une pluie de poussière a obscurci l'atmosphère, et pendant toute la nuit, des pierres et des cendres incandescentes et une masse de débris enflammés tombèrent jusqu'aux extrémités orientales de l'île, à Jokjokerta, à Surabaya et à Serang: 15 ou 20 des volcans de l'île étaient en éruption. Le Gounang, le Maha Mern et une douzaine d'autres illuminaient l'atmosphère et des cratères de ces volcans s'échappaient des torrents de lave, et de boue sulfureuse. Par moment on entendait des explosions épouvantables, et toujours elles étaient suivies d'une pluie de cendres et de pierres volcaniques qui éclataient dans l'air et s'éparpillaient dans toutes les directions, semant la mort et la dévastation. La mer était dans une grande agitation; les nuages étaient tellement chargés d'électricité que l'on observa 15 à 20 trombes à la fois. Les montagnes tremblaient et fumaient et les villages étaient crevassés. Une pluie de pierres, de boue et de laves tombait incessamment sur les plateaux; les forêts qui couvraient les montagnes du côté du nord furent incendiée, et la mer, soulevée, franchit la côte et courut à la rencontre des torrents de lave, au pied de la montagne et dans les vallées habitées, détruisant les villages de pêcheurs de la côte, et de riches plantations: hommes, femmes et enfants fuyaient de toute part, remplissant les airs de cris de terreur.

L'île de Serang a été complétement submergée et pas une âme n'a pu échapper au désastre. A Anger, le quartier des Européens et des Américains a été couvert par les pierres, la boue et la lave des cratères, puis les eaux l'ont envahi, achevant de détruire ce qui restait. Plus de 2,000 personnes y perdirent la vie. A Bantam, 1,200 à 1,500 personnes ont également été noyées.

Batavia, capitale de l'île, fut couverte d'une couche de cendres fines et blanches qui, en tombant, tuaient les oiseaux par leur chaleur. Le long de la côte s'étendait un quartier très-bas, habité, croit-on, par 25 mille Chinois. Ce quartier a été entièrement détruit par les eaux, et on ne croit pas que plus de 5,000 aient survécu. L'île fut ébranlée d'un bout à l'autre et inondée à un tel point qu'on ne pourra obtenir aucune récolte et que toutes les terres basses ont tellement changé qu'il est impossible d'y rien reconnaître. Une grande montagne, appelée Kromatan a été enfoncée dans la mer, et tous les fanaux du détroit de la Sonde, (entre Java et Sumatra) ont disparu, de sorte que la navigation y est dangereuse. Tel est le résultat de la plus effroyable éruption volcanique que l'histoire ait jamais enregistrée, autant qu'on peut se fier à un rapide examen des annales; car on a ressenti ses terribles effets sur toute la longueur de l'île, sur 650 milles de long, et quoique les plus grands dommages aient été causés à l'ouest de l'île, vers Batavia, où la belle île de Serang disparut avec tous ses habitants, pourtant les extrémités orientales, Madura, Serrabaya et d'autres grandes villes, ont souffert d'immenses dommages, et beaucoup de personnes ont perdu la vie.

D'entre les mille temples de Brahma, quelques-uns furents détruits et d'autres endommagés, et un grand nombre de dômes et de terrasses des temples de Borobodo ont été renversés par les pierres que lançaient les volcans. L'île de Java n'est pas la plus grande des îles de la Sonde; mais c'est l'une des plus prospères et des plus importantes; et quoique bien des fois elle ait eu à souffrir des éruptions volcaniques qui faisaient parfois perdre la vie à 20 mille personnes, elle n'a sans doute jamais autant souffert que sous l'épouvantable dévastation produite par la dernière éruption. L'île avait au dernier recensement environ 17 millions d'habitants, et les victimes sont peut-être au nombre de cent mille.

AVIS.

Plusieurs de nos souscripteurs à l'Etranger, en France notamment, ont des abonnements arriérés à nous solder. Chacun peut voir, imprimée à la droite de son adresse, la date de l'expiration de son abonnement et le commencement de ceux qui sont dus.

Nous prions tous ceux qui sont dans ce cas de nous faire parvenir au plus tôt le montant de leur dû ainsi que leur renouvellement pour le volume actuel des Signes.

Les frais que nous occasionne l'envoi gratuit de plusieurs milliers de Signes des Temps dans toutes les directions nous obligent à faire appel aux contributions fidèles de tous nos souscripteurs.

Nous prions instamment ceux de nos lecteurs auxquels il est impossible de nous solder leur dette en entier, de bien vouloir nous en aviser sans aucun retard et de nous envoyer ce qui leur sera possible.

Nous continuerons avec plaisir l'envoi du Journal à toutes les personnes qui, n'étant pas à même d'y consacrer le prix entier de souscription, feront au moins leur possible. Seulement, les personnes qui reçoivent les Signes gratuitement voudront bien nous faire savoir de temps à autre qu'elles les lisent toujours avec fruit et qu'elles désirent continuer à les recevoir.

☛ Nous commençons dans ce numéro les nouvelles leçons pour l'Ecole du Sabbat, que nous avons annoncées dans notre dernier numéro. Nous ne donnons cette fois que deux leçons, parce que le journal est quelque peu retardé et que nous espérons publier la livraison d'octobre avant qu'on ait besoin de la troisième leçon. Nous conseillerions aux écoles qui ont l'intention d'étudier ces leçons de commencer le premier Sabbat d'Octobre et nous ferons tout notre possible pour les faire paraître régulièrement. Nous voudrions particulièrement attirer l'attention sur les articles de Mme E.-G. White, qui sont en rapport avec le sujet des leçons et jettent de précieuses clartés sur cette étude.

Nous accepterons avec plaisir les avis des personnes qui s'intéressent à ce Département, et nous recevrons avec reconnaissance toutes les communications qui pourront ajouter à son intérêt ou à sa valeur.

☛ Nous avons le regret de devoir annoncer à nos lecteurs que le rédacteur du Journal, M. J.-N. Andrews continue à être dans un tel état de faiblesse qu'il lui a été absolument impossible de rien écrire pour ce numéro.

On a publié dernièrement à Naples la liste officielle des victimes de la catastrophe d'Ischia. Cette liste constate 1,992 morts à Casamicciola, 313 à Forio et 138 à Lacco Ameno, ce qui représente un total de 2,443 personnes des deux sexes. Parmi les 1,992 victimes de Casamicciola figurent environ mille étrangers.

IMMORTALITÉ CONDITIONNELLE.

Un excellent ouvrage sur ce sujet a été écrit dernièrement par M. le pasteur J.-H. Pettingell, sous le titre de *La Vie Eternelle.*

Cet important sujet concernant la vie éternelle par Christ seul, est traité d'une manière claire et intéressante par M. Pettingell, et nous recommandons vivement la lecture de cet ouvrage à toutes personnes lisant l'Anglais qui désireraient étudier ce sujet avec sérieux. Nous regrettons que ce livre n'ait point paru en français afin qu'il pût circuler parmi ceux qui parlent cette langue. Nous avons l'intention d'en donner de temps à autre des extraits dans Les Signes des Temps. Nous présenterons dans ce numéro et dans le numéro prochain toute l'introduction de cet ouvrage où nos lecteurs trouveront une exposition claire et simple de la question si bien discutée par M. Pettingell. Si quelques-uns de nos lecteurs désiraient posséder cet ouvrage, nous pourrions le leur procurer. Le prix en est de fr. 10.